

BERNARD CHARBONNEAU  
& JACQUES ELLUL

DEUX LIBERTAIRES GASCONS  
UNIS PAR UNE PENSÉE COMMUNE

*Présentation et choix d'extraits  
par Jean Bernard-Maugiron*

Les Amis de Bartleby

## SOMMAIRE

Avant-propos	3
RÉVOLUTIONNAIRES MALGRÉ EUX	5
Une jeunesse bordelaise	5
Les années personalistes	13
La deuxième guerre industrielle	20
PENSER GLOBALEMENT	26
L'anarchie	30
Le christianisme	32
L'État	34
La liberté	35
La nature	38
La propagande	40
La révolution	41
La technique	44
AGIR LOCALEMENT	54
Exister, c'est résister	54
L'illusion politique	60
Un futur sans passé	64
Bibliographie succincte	73

« Deux libertaires gascons unis par une pensée commune. » La formule condense en quelques mots une des plus belles amitiés intellectuelles du siècle passé, celle que nouèrent du début des années 1930 au milieu des années 1990 Bernard Charbonneau et Jacques Ellul. L'expression « libertaires gascons » fait référence au terme « personnalisme gascon<sup>1</sup> » ou « groupe des Gascons » parfois employé pour désigner le courant de pensée formé au début des années 1930 dans le sud-ouest de la France autour de Charbonneau et d'Ellul. « Libertaires » parce qu'ils firent de la liberté la pierre de touche de leur pensée et de leur existence. « Gascons » pour souligner ce que Simone Weil appelait « l'enracinement », puisque, pour elle comme pour eux qui auraient pu signer ces lignes, « un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie<sup>2</sup> ».

La « patrie » de Charbonneau et d'Ellul était comprise dans un triangle reliant Bordeaux, Bayonne et Pau. Ils l'ont tant aimée et tant sillonnée qu'ils sont restés sourds aux appels de l'intelligentsia parisienne à rejoindre la capitale. Ils l'ont défendue avec toute leur énergie et plus ou moins de succès, nous en parlerons, contre les aménageurs, les bétonneurs, les développeurs et les nucléocrates, contestant sans relâche le « système technicien » et l'idéologie du progrès. Nous verrons aussi comment s'est concrètement opérée, dans la ville qui les a vus naître et à travers ses maires successifs, ce que Bernard Charbonneau appelait « la Grande Mue », cette métamorphose sans précédent des lieux, des activités et des mentalités au cours de « ce siècle de progrès sans merci<sup>3</sup> ».

« Unis par une pensée commune » – comme le dira Bernard Charbonneau dans son hommage posthume à son « alter ego<sup>4</sup> » –, ils l'ont été pendant près de soixante-cinq ans. « Nous avions une telle communion de pensée que tout ce qu'il pouvait dire sur l'État j'aurais pu le dire, et réciproquement », soulignera Ellul. N'est-il pas exceptionnel dans le monde intellectuel de trouver deux pensées aussi imbriquées, qui se sont stimulées et fécondées l'une l'autre, sans la moindre rivalité et avec le souci de dire la vérité, « quelles que puissent en être les conséquences » ? Sous le ciel gascon, on ne peut penser qu'à Montaigne et La Boétie.

Voici, en trois chapitres et dessinées à grands traits, la vie, l'œuvre et l'action de ces deux précurseurs qui, même s'ils commirent quelques erreurs et prirent parfois des positions déconcertantes, furent parmi les premiers à contester le mythe de la croissance indéfinie et à nous avertir des périls qui nous menacent dans la fuite en avant techno-industrielle, et en premier lieu ceux de la tyrannie technicienne.

Stoppez les machines !  
Lisez Ellul, lisez Charbonneau !

## Notes

1. Christian Roy, « Entre pensée et nature : le personnalisme gascon », *Une vie entière à dénoncer la grande imposture*, Jacques Prades (dir.), Erès, 1997. (GM) : texte disponible sur le site de La Grande Mue, dédié à la pensée de Bernard Charbonneau : [lagrandemue.wordpress.com](http://lagrandemue.wordpress.com)

2. Simone Weil, *L'Enracinement*, Folio.

3. Jean Druon, *Un siècle de progrès sans merci*, L'Échappée (également en film).

4. Bernard Charbonneau, « Unis par une pensée commune avec Jacques Ellul », *Combat Nature*, novembre 1994 (GM).

# RÉVOLUTIONNAIRES MALGRÉ EUX

## Une jeunesse bordelaise

Bernard Charbonneau (né à Bordeaux en 1910, mort à Saint-Palais en 1996) et Jacques Ellul (né à Bordeaux en 1912, mort à Pessac en 1994) auront traversé le <sup>xx</sup>e siècle quasiment de bout en bout. Quand, en 1936, Charbonneau déclarait, à l'Athénée municipal de Bordeaux, « il y a entre notre civilisation et les civilisations du passé un tel abîme que l'ancienne Égypte était plus proche de la France du <sup>xviii</sup>e siècle que nous le sommes d'elle », se doutait-il que le monde qu'il allait laisser derrière lui soixante années plus tard aurait creusé le même abîme par rapport à celui qu'il vilipendait alors ?

Au début du siècle, la ville où naissent et grandissent Charbonneau et Ellul n'a pas pris le tournant de l'industrialisation dans lequel d'autres se sont engagées sous le Second Empire. Elle est encore sous-industrialisée, dans une économie d'artisanat, de métiers traditionnels, de petites entreprises et de maisons familiales, entourée d'une campagne qui l'approvisionne en lait, viande et légumes. Vivent à Bordeaux des habitants venus des France d'oïl et d'oc, des montagnes de l'est et du sud, des plaines, coteaux ou sables du bassin aquitain, de la côte occidentale d'Afrique et des Antilles avec les navires du commerce colonial, des villes et des ports de la mer du Nord. Bordeaux n'a jamais été une ville ouvrière, mais les classes populaires y sont nombreuses et occupent le centre-ville. La population est mêlée à Saint-Pierre et Saint-Paul, les ouvriers habitent à Bacalan ou à Saint-Michel, les cheminots à Saint-Jean et à Belcier, un sous-prolétariat s'entasse à Mériadeck, les bourgeois préférant les Chartrons et Caudéran, et les derniers aristocrates le Triangle autour de la place des Grands-Hommes.

Ce qui fut un des plus grands ports du monde à la fin du <sup>xviii</sup>e siècle, lors de la traite négrière et du fructueux commerce

triangulaire, connaît toujours une importante activité. La rade du port de la Lune est encombrée de navires au mouillage. Des charlands débarquent les marchandises qui s'entassent sur les quais avant d'être transportées par des voitures à chevaux. Trois-mâts, yoles et filadières, steamers, dockers, barriques, charrettes, ballots et grues, bars à matelots composent des scènes pittoresques sur plusieurs kilomètres de quais. Porte océane vers les Antilles, l'Afrique ou l'Europe du Nord, Bordeaux est également le port fluvial de l'arrière-pays, où des gabarres chargées à en couler arrivent du Lot, de l'Isle, de la Dordogne ou du Tarn.

La ville n'a plus la prospérité qu'elle a connue, mais elle est loin d'être pauvre : la vigne, le bois et la pierre font sa richesse. L'Entre-deux-Mers, le Médoc et les Graves lui procurent le vin, les Landes le pin (la térébenthine quand il est saigné, la pâte à papier quand il est broyé) et les carrières des coteaux de la Gironde – la « rivière » comme on l'appelle encore – la belle pierre blonde dont sont bâties Bordeaux et ses voisines. Édifiée au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, une ceinture d'échoppes – ces petites maisons d'un étage avec un jardinet le plus souvent dévolu au potager – entoure la ville ancienne. Bordeaux n'a pas l'exubérance d'une ville du Sud mais la mélancolie d'une grande ville basse alanguie sous des ciels grisonnants, lovée sur son fleuve d'ambre qui sans cesse court vers l'Océan puis s'en retourne vers ses sources.

*Bernard Charbonneau* : « Dans cette ville grise où la brume et la pluie interdisent à la vie sociale de s'étaler au soleil, où le trafic a constitué une bourgeoisie venue du nord, l'individu fraîchement arrivé ressent fortement sa solitude. Il va son chemin dans ces avenues majestueuses qui pourraient être de Nantes ou de Leningrad. Et s'il sort de la ville, l'évasement du fleuve et l'immensité landaise que frange à perte de vue l'océan lui montrent à l'horizon la courbure de la Terre'. »

Au début des années 1920, Bordeaux, la « capitale tragique » qui hébergera l'appareil d'État par trois fois dans son histoire, est la quatrième ville de France avec 260 000 habitants – près de 400 000 pour son agglomération grossie de l'exode d'une campagne aquitaine réfractaire à l'industrialisation. La ville, qui a été choisie par les Américains comme l'une de leurs sept bases en Europe, a bénéficié pendant la Première Guerre de la déconcentration industrielle et de

l'effort de guerre. La métallurgie et la construction navale tournent à plein régime. Un grand nombre d'équipements seront construits pendant cette boucharde qui lui prendra 18 000 enfants, parmi lesquels le poète Jean de La Ville de Mirmont, foudroyé au Chemin des Dames :

*Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;  
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.  
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes  
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.*

*Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.  
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,  
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,  
Car j'ai de grands départs inassouvés en moi.*

À partir de 1931, conséquence de la crise mondiale, les faillites se multiplient, les revenus du bois et de la vigne s'effondrent. Mais la ville est riche de son passé commerçant et d'un fort réseau bancaire. Pour affronter la récession, la Chambre de commerce et le Port autonome engagent, sous la municipalité du néo-socialiste Adrien Marquet (qui commencera sa vie politique à l'extrême gauche pour finir ministre de Pétain à Vichy), une politique de grands travaux : équipements, transports et urbanisme. C'est l'entrée dans la modernité, dans cette ère de la technique que célèbrent plusieurs Expositions internationales sur la place des Quinconces et qui va susciter la révolte de Bernard Charbonneau et de Jacques Ellul.

L'électrification est menée tambour battant grâce à des centrales à charbon installées sur la Garonne et la Dordogne. La ville de Bordeaux produit elle-même son gaz et son électricité, comme le proclame au début des années 1930 la tour du gaz, un totem Art déco en béton armé de 47 mètres de haut planté au centre de la ville à la gloire du Progrès.

Un éditorial de *La Petite Gironde* en 1931 évoque « les temps difficiles » et insiste sur « l'aspect totalement neuf de la crise », qui est « une crise de surproduction » provoquant le « désarroi de l'intelligence ». Les esprits s'échauffent. À l'extrême droite, les Camelots du roi organisent des manifestations spectaculaires, l'Action française fait salle comble dans ses conférences, les Croix de feu se

comptent par milliers. Pour riposter aux manifestations parisiennes meurtrières des premiers jours de février 1934, des contre-manifestations monstres de la gauche girondine parcourent la ville aux cris de : « Les soviets à Bordeaux ! » « Vive l'anarchie ! »

*Bernard Charbonneau* : « C'est à l'époque qu'on a lancé, sans le savoir, des tas de formules qui ont circulé par la suite avec l'idée que chaque changement qui se produisait cultivait dans les masses une mentalité que nous avons appelée *pré-fasciste*, parce que nous défendions l'idée encore peu commune que l'important n'était pas les doctrines philosophiques, les idéologies officielles, mais ces sortes de courants instinctifs dans la masse de la population répandus déjà par les premiers médias de l'époque, c'est-à-dire la presse, la radio et le cinéma<sup>3</sup>. »

En 1936, le mouvement de protestation national n'atteint l'Aquitaine qu'après la fameuse déclaration du stalinien Thorez le 11 juin : « Il faut savoir terminer une grève. » En juillet, plus de 25 000 ouvriers cessent de travailler, et la Gironde est un des départements français les plus mobilisés, avec de nombreuses occupations d'usines.

Pour quelque temps encore, Bordeaux connaît une relative douceur de vivre et n'est pas encore totalement livrée aux automobiles :

*Bernard Charbonneau* : « Avant la guerre, en plein centre, chats et chiens continuaient de circuler et de vivre dans la rue devant la Grande Poste. Les vivants imposaient leur rythme aux machines, non le contraire. Pas question de réagir au rouge et au vert, l'on empruntait à son gré les premiers passages cloutés ; la ville n'était pas encore un labyrinthe de signes livré à d'innombrables Minotaures. Sauf à la sortie de midi et du soir, le ronflement de la circulation n'empêchait pas d'écouter les paroles du voisin. Et le dimanche, au lieu d'être un désert abandonné aux clochards, le centre était animé par une foule de piétons endimanchés. Si vous vouliez sortir de ville, à une demi-heure à pied, un quart d'heure de vélo, vous atteigniez le premier pré ou bois non clôturé. La ville elle-même en bien de ses quartiers restait campagne, seulement plus peuplée, et dans le vieux Bordeaux, sordide. À la nuit, dans le silence des rues juste interrompu par le passage d'une auto, l'on descendait en discutant sous la lune avec un ami vers les quais du grand fleuve. La lumière électrique éclairait pavés et trottoirs vides. Nulle grille



n'isolait Bordeaux de son port et de cargo en paquebot on allait enjambant les amarres et passant sous les grues. Au large, les morutiers étaient encore ancrés. On s'arrêtait pour regarder un pêcheur lever un carrelet où brillait une gate. Majestueuse, la ville épousait l'ample courbe que remontaient mer et mouettes<sup>4</sup>. »

\*

Cette nuit de l'automne 1930, au centre de Bordeaux, dans la rue Fondaudège qui prolonge les allées de Tourny et s'enfonce en direction du Médoc, deux jeunes gens sont en grande discussion. Peut-être se sont-ils rencontrés sur les quais de Garonne, où tous deux aiment à flâner au milieu des marins et des dockers, rêvant de grand large en regardant l'arrivée des transatlantiques et le départ des terre-neuvas. Peut-être, n'arrivant pas à se séparer, se sont-ils déjà raccompagnés l'un l'autre plusieurs fois : Jacques Ellul habite près du Jardin public tout proche, et Bernard Charbonneau rue du Palais-Gallien, à côté des ruines des arènes romaines. S'ils se sont connus il y a quelques années au lycée Montaigne, ils ne s'y sont guère fréquentés. Beaucoup de choses les opposent : Jacques Ellul est un brillant élève, « un premier de la classe très chahuteur, une petite brute qui ne s'intéressait absolument à personne et un vrai bourreau de travail », comme il se définit lui-même. Bernard Charbonneau est d'allure fantasque, « fantaisiste et débraillé », un « cancre indécorable » qui s'y reprendra par trois fois pour décrocher son bachot. Ils sont désormais étudiants, Jacques a dix-huit ans et étudie le droit, Bernard va en avoir vingt et poursuit des études d'histoire et de géographie. Leur rencontre fait des étincelles.

*Bernard Charbonneau* : « Nous avons eu une discussion passionnée. Lui venait de se convertir à un calvinisme strictement orthodoxe, barthien plus exactement, et moi par nature, étant peu doué pour la foi religieuse, je contestais ses arguments. J'étais déjà frappé par ce qui a orienté toute ma vie et m'a d'ailleurs complètement isolé, c'est-à-dire le changement radical de l'espèce humaine provoqué par la montée des sciences et des techniques. Nous voulions nous convertir mutuellement. Cela a été un moment important, je crois, pour lui comme pour moi<sup>5</sup>. »

Une amitié vient de naître, qui vivra soixante-cinq ans, entre ces deux Bordelais si différents. Bernard, jeune homme bouillant d'énergie, multiplie les virées à moto, les sorties en montagne et les soirées entre amis. Dernier enfant d'une famille aisée – son père est pharmacien –, il a la vie plus facile que Jacques, dont le père, « aristocrate déchu », cadre dans le commerce, connaît de longues périodes de chômage à cause de la crise et de son caractère intransigeant. Ce père lui transmet quatre règles auxquelles il restera fidèle toute sa vie : « Ne jamais mentir aux autres ; ne jamais se mentir à soi-même ; être miséricordieux envers les faibles ; être inflexible devant les puissants<sup>6</sup>. » Fils unique, adolescent solitaire, Jacques donne trois à quatre heures par jour de cours particuliers pour payer ses études et aider sa famille. Ce n'est pas non plus la misère : il dit avoir eu une enfance « étonnamment heureuse », élevé « dans une très grande liberté, dans un univers d'honneur et d'art ». Bernard, dernier de la fratrie, raconte, dans la seule archive radio que nous possédions de lui<sup>7</sup>, un de ses plus vieux souvenirs de jeunesse, le retour en 1918 de son frère, « rafflé » deux années plus tôt pour rejoindre le front, puis blessé et gazé à Verdun : au lieu « du héros qui avait combattu les boches » se présente « un clochard pas rasé avec une capote crasseuse » à qui son père demande de montrer sa blessure à la famille rassemblée au complet dans la salle à manger et qui « laisse tomber sa culotte et lui montre son cul en disant "la voilà !" » avant de s'enfermer dans le mutisme. Cet épisode déclenche très tôt chez le jeune Bernard Charbonneau le sentiment de « l'absurdité sociale ». Il rejoint un groupe d'éclaireurs où il découvre son « amour pour la nature et le plaisir de vivre sur terre ». Considérant que « penser, c'est vivre », il n'aime rien tant que partir crapahuter le sac au dos, seul ou avec ses amis avec lesquels il organise des camps thématiques, où le rythme des pas ponctués des discussions qui se prolongent autour du feu.

Intrigué par cet esprit ardent qui l'écoute sans rien lâcher, il propose à Jacques de partager sa passion.

*Jacques Ellul* : « À la fois il m'attirait par la virtuosité de son esprit et il me repoussait par son humour féroce que je craignais un peu. Tout nous séparait, et puis un jour – en première année de fac –, je ne sais pas pourquoi, il m'a demandé si je voulais venir camper avec lui dans les Pyrénées. On est restés tous les deux seuls en montagne

et ça a été un éblouissement de rencontrer quelqu'un de dix fois plus cultivé que moi, qui me parlait d'une quantité d'auteurs que j'ignorais et qui en même temps semblait apprécier je ne sais pas exactement quoi chez moi... un sérieux, une écoute<sup>8</sup> ? »

À partir de ce moment, ils se verront chaque jour durant leurs années universitaires. Leurs points d'accord et leurs centres d'intérêt se révèlent vite plus importants que leurs différences. La seule question sérieuse qui les opposera leur vie durant, au désespoir de l'un comme de l'autre, sera celle de la foi. Jacques Ellul, peu avant cette première rencontre, a connu « une révélation brutale », sur laquelle il a toujours refusé de s'étendre, qui l'amène, après des années de conflit intérieur, à se convertir au protestantisme, la religion de sa mère, une artiste peintre profondément croyante.

*Jacques Ellul*: « Nous avons vécu à la fois dans une très grande proximité d'idées et dans une perpétuelle confrontation ; car il était non chrétien et même assez violemment antichrétien. Ce qu'il ne supporte pas chez les chrétiens, c'est d'avoir trahi, en tout, ce que Jésus a porté sur la terre. Ainsi, à chacune de nos rencontres j'ai eu à subir un procès des chrétiens. Il montre toujours une extrême violence à l'égard des chrétiens, d'autant plus grande qu'il a parfaitement compris ce qu'aurait dû être le christianisme, ce qu'auraient dû vivre les chrétiens. Il y entre une part d'amour déçu à l'égard de cette révélation qui, pour lui, reste très importante. Aussi ne me laisse-t-il jamais en repos<sup>9</sup>. »

Bernard Charbonneau reconnaît « la profondeur spirituelle de Jésus », mais il ne croit « ni à sa divinité, ni à sa naissance miraculeuse, ni à sa résurrection ». Se disant « agnostique postchrétien », il convient cependant de « l'origine chrétienne de son amour de la nature et de la liberté ».

*Jacques Ellul*: « Nous avons découvert, au début des années 30, une convergence de nos inquiétudes et de nos révoltes. Mais il était incomparablement plus avancé que moi. Il avait une connaissance de la pensée révolutionnaire et une appréhension de notre société qui m'éblouissaient. Je me suis mis à son école. » « Avant de le rencontrer, j'étais, en raison des circonstances de ma jeunesse, un garçon entièrement centré sur la ville. Quant au camp que nous avons organisé avec les étudiants, on souhaitait qu'ils soient capables de

vivre en solitaire dans la forêt ou dans la montagne. Avoir une bonne relation avec la solitude et la nature me paraît toujours être la base d'une bonne formation. Il s'agissait autant que possible d'en faire des camps libérateurs. On leur faisait prendre conscience de la médiocrité d'une vie de petit-bourgeois et l'on mêlait étroitement la formation intellectuelle avec une formation très concrète et pratique. Ils faisaient du bateau avec moi et des randonnées avec Bernard<sup>10</sup>. »

Bernard Charbonneau lui fait partager la méthode qu'il appliquera toute sa vie : « On n'appliquait pas des principes philosophiques à un monde inférieur, on partait du monde concret, et de là on s'élevait à une réflexion plus générale. » La méthode a toujours du bon ; du reste, c'est la seule qui permette de combattre efficacement toutes les formes d'idéologie.

Jacques Ellul a connu une audience nationale – et surtout internationale (il est aujourd'hui encore plus étudié sur les campus américains qu'en France) – qui a été refusée à Bernard Charbonneau. Sa vie durant, Ellul n'a cessé de déplorer cette injustice et de reconnaître sa dette envers son ami :

« Il a eu un manque de chance incroyable. Alors que je le tiens pour un des plus grands écrivains de sa génération, qu'il a un style admirable, aucun de ses grands livres n'a été publié. Il est vrai que sa pensée est si originale qu'il est difficile d'entrer dans son univers. Bernard a, dans tous ses écrits, été un adversaire lucide (le seul de notre époque) et rigoureux de la société moderne telle qu'elle s'est construite depuis le lendemain de la première guerre. Et, reprenant sa propre interprétation, s'il lui a été impossible de se faire éditer et de se former un public, c'est que, lorsque l'attaque contre le corps social est portée au cœur, au point exact, ce corps social se défend. Toujours est-il que Bernard Charbonneau, un des rares hommes de génie de ce temps, est totalement méconnu. Il a eu sur moi une influence décisive en orientant ma recherche, ma réflexion. Il a en quelque sorte été le déclencheur de toute mon évolution. Sans lui, je pense que je n'aurais pas fait grand-chose et en tout cas rien découvert. Homme sans concessions dans tous les domaines, il m'a influencé par son exigence morale, son intransigeance et sa rigueur<sup>11</sup>. »

## Les années personalistes

Les temps qui voient s'élaborer la pensée de Bernard Charbonneau et de Jacques Ellul sont des temps de braise. La France étant encore un pays à dominante agricole et paysanne (ce n'est qu'en 1931 qu'elle deviendra majoritairement urbaine), la crise économique et sociale, conséquence du krach de 1929, est un temps contenue, mais elle se prolongera jusqu'à la guerre. Jacques Ellul cherche dans la lecture du *Capital* à comprendre les raisons du chômage de son père, ainsi que les causes de la Grande Dépression et les rouages du système d'exploitation capitaliste. « Je découvrais une interprétation globale du monde, l'explication de ce drame et de la décadence de ce que nous vivions. » Les régimes totalitaires s'imposent en Europe : Hitler est élu chancelier en 1933, Mussolini est au pouvoir en Italie depuis 1922, Franco va écraser la révolution espagnole. Sous la poigne de Staline, l'URSS connaît entre 1931 et 1933 des famines dévastatrices qui causent plus de 6 millions de morts. En France, des ligues fascistes s'organisent pour renverser « la gueuse » et provoquent les émeutes meurtrières de février 1934. Mais c'est le Front populaire qui gagne les élections de 1936, avant que le gouvernement de Léon Blum ne soit renversé, deux ans plus tard. Les communistes, après avoir exclu certains des fondateurs du parti, commencent à s'emparer du débat intellectuel et du secteur de la culture, qu'ils terroriseront avec leurs « compagnons de route » jusque dans les années 1970 (« Tout anticommuniste est un chien », aboyait Sartre). En 1930, André Breton enterre « la révolution surréaliste » pour mettre « le surréalisme au service de la révolution » communiste et prend sa carte au PC, tout comme Aragon, Éluard et Péret. Ces années-là, Céline publie *Voyage au bout de la nuit*, Giono *Le Chant du monde*, Gide *Retour de l'URSS*, Simone Weil *La Condition ouvrière*. Aux États-Unis, Lewis Mumford fait paraître *Technique et Civilisation*, Aldous Huxley *Le Meilleur des mondes*, tandis qu'en Angleterre George Orwell rédige *Le Quai de Wigan* et en Allemagne Günther Anders *La Catacombe de Molussie*.

Dans le Sud-Ouest, les séminaires de réflexion que mettent sur pied Charbonneau et Ellul créent des cercles d'amis qui tentent de s'organiser, écrivant et partageant des textes qu'ils diffusent sous

forme ronéotypée, préparant des conférences. Parmi eux, on trouve un futur prix Nobel de physique, Alfred Kastler, le mathématicien Claude Chevalley – qui fondera le mouvement Survivre et vivre aux côtés d’Alexandre Grothendieck – et même Marcel Boiteux qui, lui, deviendra trente-cinq ans plus tard président d’EDF et fervent nucléocrate<sup>12</sup>... En 1932, Emmanuel Mounier lance à Paris la revue *Esprit* et le mouvement du même nom, fondant le courant « personnaliste », cette troisième voie entre le capitalisme et le communisme qui veut privilégier la « personne », « chair et âme », en rejetant « l’individu », petit-bourgeois étriqué et aliéné – opposition à l’origine de laquelle on trouve Charles Péguy –, avec pour ambition de dépasser les alternatives idéalisme-matérialisme sur le plan philosophique et individualisme-collectivisme sur le plan politique. Charbonneau et Ellul rencontrent ces personnalistes et donnent de nombreux articles à la revue. Malgré certaines réserves, ils rattachent leurs cénacles aux groupes *Esprit*, fondent le Groupe de Bordeaux des amis d’*Esprit* et contribuent régulièrement au *Journal intérieur des groupes d’Esprit*. Ils rédigent ainsi à quatre mains, en 1934, « Personnalisme, révolution immédiate » et, en 1935, les « Directives pour un manifeste personnaliste ».

*Jacques Ellul*: « Nous pensions qu’une société doit être construite exclusivement en vue de l’épanouissement de la personne et du rejet de son aliénation. Ce que nous voulions appliquer, c’était une sorte d’idéologie anarchiste et surtout pas construire un parti avec un chef, structuré de façon pyramidale. Nous appelions tout le temps chaque membre de nos groupes à être une individualité capable de s’exprimer par elle-même, et non pas de reproduire les idées d’*Esprit*, celles de Charbonneau ou celles d’Ellul. C’était notre préoccupation constante et aussi la pierre d’achoppement. On arrivait à avoir de fidèles disciples mais nous ne voulions pas de fidèles disciples<sup>13</sup>. »

Jacques Ellul dévore avec la même ferveur les écrits de Karl Marx – dont il enseignera, après la guerre, la pensée pendant une trentaine d’années à l’institut d’études politiques de Bordeaux – que les œuvres de Kierkegaard et les textes bibliques, « incapable d’éliminer Marx, incapable d’éliminer la révélation biblique. Incapable de fusionner les deux. Pour moi, il n’était pas possible de les additionner.

J'ai donc commencé à être écartelé entre les deux et je le suis resté toute ma vie. Le développement de ma pensée s'explique à partir de cette contradiction<sup>14</sup> ».

Mais c'est avec Bernard Charbonneau qu'il découvre la critique de la technique, l'un de ses principaux chevaux de bataille. En 1936, Charbonneau propose à l'Athénée municipal de Bordeaux une conférence, « Le progrès contre l'homme », où il explique que « les seules révolutions efficaces sont celles qui visent à transformer la façon de vivre des hommes » et où il décrit les ravages de ce qu'il appellera « la Grande Mue », cette mutation inouïe orchestrée par un prétendu « progrès » qui échappe à tous et « dépersonnalise » chacun :

« L'acceptation passive du progrès technique est aujourd'hui la cause profonde et permanente de toutes les confusions. Je ne dis pas que le machinisme est la cause du désordre actuel. Les machines ne sont ni bonnes ni mauvaises ; ce sont des choses, des règlements, des organisations sur du papier, des appareils en bois ou en fer. Le machinisme dépend des buts que l'homme lui donne et par conséquent il faut qu'il reconnaisse que la machine – appareil, règlements, État – est un moyen, non une fin, au service d'une réalité qui le dépasse : la vie personnelle de l'homme. »

« Le drame est précisément qu'il n'y ait point le crime d'une mafia mais une vaste lâcheté anonyme. Quel démon aurait pu inventer l'oppression intérieure de la presse et de la publicité ? Quel est le responsable de la tyrannie subtile de l'argent ? Aucun de nous. Nous tous. Qu'importent nos petits vices et nos petites vertus devant le péché social, la démission collective, devant une civilisation que nous avons peur de reprendre, à fond, en main. Qu'importent nos rêves furieux, ce désir charnel de chef, de camaraderies qui nous échappent. Ce que nous prenons pour notre combat, ce n'est que la course précipitée des forces abstraites qui nous entraînent. »

« Malgré les prisons et les massacres, communisme, libéralisme et fascisme ont en commun le même argument dernier, mesurable en francs, en tonnes et hectolitres : la production<sup>15</sup>. »

En 1937, jeune professeur alors en poste à Bayonne (il a obtenu l'agrégation d'histoire-géographie deux ans plus tôt), il critique le

système scolaire, dans un long papier intitulé « La fabrication des bons élèves », non sans rappeler qu'« une révolution éducative est inséparable d'une transformation de tout l'organisme social. Le lycée est dans la ville et la ville dans la cité ; une révolution par l'éducation suppose d'abord que la cité la désire et la permette ».

« Le lycée donne-t-il aux élèves le sens de la responsabilité ? Naturellement non, puisque tous les professeurs sont irresponsables. Les élèves sont punis et récompensés, voilà tout ; comme ils ne sont pas hypocrites, il ne leur reste même pas ce sentiment de "responsabilité morale" qui suffit à leur maître ; ils subissent sans comprendre des décisions absurdes parce qu'ils savent par expérience qu'il est dangereux de réagir. »

« Je crois même que, dans un enseignement normal, c'est l'apprentissage de sa liberté qui sera le centre de l'éducation. Et qu'on ne croie pas que nous imaginons, avec Rousseau, que cela va tout seul ! Éveiller la liberté, c'est toute la psychologie appliquée qu'il faut y mettre en œuvre. Et c'est rudement difficile ! La tendance naturelle de la plupart des enfants est vers les facilités de l'esclavage heureux. Ces révoltes ne doivent pas faire illusion : c'est un mode d'esclavage en lutte contre un autre<sup>16</sup>. »

Dans les années 1935-1936, Bernard Charbonneau et Jacques Ellul prononcent dans le Sud-Ouest une série de conférences aux titres éloquentes : « La perversion libérale », « La fatalité du monde moderne », « Révolution contre l'argent et pour le contrôle de la technique », « Le fascisme, fils du libéralisme », « La révolution pour une civilisation ascétique, contre la misère et contre la richesse », etc. Paraissent également ces « Directives pour un manifeste personneliste<sup>17</sup> » où l'on retrouve, esquissés dans un texte rédigé par deux jeunes hommes de vingt-trois et vingt-quatre ans, les principaux thèmes développés leur vie durant et qui marquent leur pensée et leur engagement :

*La question des limites et de la mesure* : « Lorsque l'homme se résigne à ne plus être la mesure de son monde, il se dépossède de toute mesure. »

*La technique* : « Le moyen de réalisation de la concentration est la technique : non pas procédé industriel, mais procédé général :



technique intellectuelle, technique économique, technique politique, technique juridique, technique mécanique. »

*L'État*: « Dans l'État capitaliste, l'homme est moins opprimé par des puissances financières (que l'on doit combattre mais qui ne sont que les agents des fatalités économiques) que par un idéal bourgeois de sécurité, de confort, d'assurance. »

*La liberté*: « L'homme en s'abandonnant ainsi commet le péché social – c'est-à-dire le péché qui consiste à refuser d'être une personne consciente de ses devoirs, de sa force, de sa vocation, pour accepter les influences de l'extérieur. »

*L'éthique au quotidien*: « Nous ne pouvons combattre la force par la force, l'argent par l'argent, la masse par la masse. »

*L'incarnation*: « Nous ne porterons pas d'insigne: lorsque l'insigne devient le signe d'un engagement, c'est que nous ne faisons aucun geste: il faut que nous incarnions la doctrine, que nous soyons à proprement parler ces valeurs mêmes que nous élevons. »

*L'enracinement*: « Il faut que l'homme soit à un moment, dans un pays, chez lui. Il n'est jamais citoyen du monde, ceci est un mensonge. »

*La révolution*: « D'une façon comme de l'autre, nous voyons que la nécessité révolutionnaire est antérieure à nos personnes. Elle n'est pas une création de notre intelligence, elle est une manifestation brutale qui s'est imposée à nous. Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. »

En juin 1937, Bernard Charbonneau publie un long article, « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », où il explique que ce « sentiment de la nature », terme repris au géographe anarchiste Élisée Reclus, doit être « au personnalisme ce que la conscience de classe est au socialisme ». Il précisera qu'« il fallait échapper aux ténèbres inquiétantes du totalitarisme de droite, mais aussi au vide, au caractère inoffensif, relaxant, irrationnel et compensatoire du désir de nature exprimé par la littérature de l'époque ».

« Si nous n'avons pas peur d'exprimer l'émotion qui nous bouleverse aux lisières des forêts, nous comprendrons qu'elle a sa source dans une situation révolutionnaire, et si nous n'avons pas le goût de jouir de nos malheurs, si nous sommes capables de regarder les feuilles soulevées dans un tourbillon, si nous ressentons un choc à

voir dans le remous monter la truite entourée de bulles, bref si nous ressentons le contact avec les objets de la nature, notre méditation de marcheur solitaire se forcera en une volonté armée de changer le monde. En nous s'achève dans un paroxysme la tradition révolutionnaire d'amour de la nature, nous fuyons d'une fuite dérisoire dans l'espoir de trouver à la tête d'une vallée oubliée la source d'une civilisation<sup>18</sup>. »

On peut considérer ce manifeste comme l'acte de naissance de l'écologie politique. Il n'aura manqué à son auteur et à son alter ego que les dispositions nécessaires à l'organisation et à la conduite des groupes pour qu'un mouvement se lève et que se propage une contre-société libertaire et « naturiste », comme on disait avant que ne s'impose le terme « écologiste ». Selon Bernard Charbonneau, « si nous avons pu nous y consacrer, ce n'est pas en Californie, mais à Bordeaux que le mouvement étiqueté plus tard écologiste aurait pris racine. Et, cette priorité étant reconnue, avec mon ami Ellul, nous aurions pu lui éviter de se réduire à sa caricature politique. Notre échec a été celui de tous les précurseurs. Si les individus peuvent prendre conscience des problèmes que leur pose leur société, celle-ci ne le fait qu'à son heure, lorsque l'évidence en devient criante (par exemple, il a fallu attendre trente ans pour que les pays développés découvrent les pollutions et les déchets accumulés par les "Trente Glorieuses")<sup>19</sup> ».

À Paris, le technophile Mounier, par ailleurs trop préoccupé, selon Charbonneau, « de faire évoluer son Église de droite à gauche », ne partage pas la ferveur révolutionnaire de ces « personalistes gascons ». Fin 1937, la rupture avec *Esprit* est consommée. Comme l'explique Ellul : « Nous avons échoué à faire d'*Esprit* autre chose qu'une simple revue d'intellectuels. On voulait créer un vrai moment révolutionnaire sur la base de petits groupes d'une quinzaine de personnes, fédérés entre eux, et agissant concrètement au plan local selon la formule : "Penser globalement, agir localement". »

Avec les communistes, les rapports ne sont pas meilleurs. C'est surtout Ellul qui, après la lecture du *Capital* de Marx, tente un dialogue qui tourne court avec quelques militants. Il rompt définitivement avec

le parti communiste au moment des procès de Moscou et des purges staliniennes. Il dira « ne pas comprendre comment on a attendu jusqu'en 1968 pour ouvrir les yeux et voir ce qu'était le communisme, n'importe quel communisme (et non pas le stalinisme), en action et en application. Le communisme est avant tout une corruption interne radicale de l'homme. C'est ce que l'expérience m'a appris. Ce qui fait que dans cet ordre d'idées les chrétiens communistes sont les pires<sup>20</sup> ». Et d'ajouter :

« Mon refus du parti et ma rupture totale se sont confirmés quand j'ai vu ce que le parti communiste faisait pendant la guerre d'Espagne. On peut dire que le parti communiste a été le meilleur appui de Franco. S'il a gagné la guerre, c'est parce que les communistes ont détruit la résistance des anarchistes et qu'ils ont fait passer leur haine de l'anarchisme avant la haine de Franco<sup>21</sup>. »

« J'ai vu le parti communiste détruire des foyers de résistance parce qu'ils n'étaient pas communistes. En mars 1944, j'ai vu, dans notre région, un maquis communiste détruire et tuer tous les membres d'un maquis gaulliste, simplement parce qu'il était gaulliste<sup>22</sup>. »

Pour sa part, dans un texte intitulé « Le militant », Charbonneau écrira, en 1939 :

« On oublie que l'État fasciste n'est pas autre chose qu'une société où les responsabilités politiques sont abandonnées aux militants d'un parti et, si l'on veut combattre efficacement le fascisme, il faut se préoccuper de faire cesser cette spécialisation de l'action politique. Elle révèle le vice profond de l'époque présente : le refus d'incarner sa pensée dans un acte. Tous, y compris les militants, en sont responsables. Le militantisme est peut-être même la forme la plus radicale du refus d'agir, parce qu'il donne la justification d'une action illusoire<sup>23</sup>. »

Enfin, il ne faut pas oublier de mentionner Yvette et Henriette, les deux amours de Jacques et de Bernard. Ellul épouse en 1937 Yvette Lensvelt (1912-1991) avec laquelle il a quatre enfants. Elle lui apprend « le mystère de la forêt » et l'empêche de « devenir un rat de bibliothèque ». Quant à Charbonneau, il rencontre lors d'un camp en Autriche la Bordelaise Henriette Daudin (1919-2005). Ils se marient en 1938 et ont quatre enfants. Après la mort de Bernard,

avec lequel la liait une grande complicité intellectuelle, Henriette se consacre à l'édition des manuscrits de son mari. « J'ai moi-même mis toute une longue vie à comprendre vraiment cette pensée vivante, ni rationnelle, ni irrationnelle... inclassable<sup>24</sup> », écrira-t-elle à la fin de ses jours.

## La deuxième guerre industrielle

La guerre disperse les cercles de réflexion et sépare provisoirement les deux amis. Lors du dernier camp qu'il organise dans les Hautes-Pyrénées à l'été 1939, Charbonneau déclare publiquement « ne pas vouloir participer volontairement à une guerre », dans « la nette conviction que je ne défendrai ni des biens matériels, ni des valeurs spirituelles. Même si l'on admet que la France et les autres grandes démocraties sont encore des sociétés libres, leur évolution ne peut mener qu'au régime totalitaire, et la guerre moderne par son organisation et ses destructions énormes ne ferait que précipiter cette évolution. Ainsi pour lutter contre le fascisme nous défendrons l'état de choses qui le rend inévitable! » « Pour vaincre le fascisme, il faut faire la guerre technique, mais la société organisée pour la guerre technique, c'est la société fasciste<sup>25</sup>. » Cette prise de position tranchante et définitive lui fut bien sûr reprochée. Mais de Gaulle, dès son appel du 18 juin 1940, illustra ces propos: « Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là. »

En 1943 Charbonneau se fait muter à Lescar, près de Pau, où il enseignera jusqu'à la retraite l'histoire et la géographie à de futurs instituteurs, entre pêche dans le gave et balades en montagne. Comme il l'a annoncé, il passe la guerre à réfléchir et à écrire une somme de plus d'un millier de pages: *Par la force des choses*, pour laquelle il ne trouve aucun éditeur et qu'il doit faire paraître sous forme ronéotypée à compte d'auteur, en en détachant plusieurs parties, dont *L'État* et *Je fus, essai sur la liberté* (« Les seuls livres fondamentaux sur la liberté sont ceux de Bernard Charbonneau, en particulier *Je fus*, chez l'auteur », écrit Jacques Ellul, qui donne au *Monde* un long article élogieux sur *L'État*).

Ellul, de son côté, est révoqué de sa chaire de professeur d'histoire du droit de Strasbourg, sur dénonciation, après avoir exhorté ses étudiants alsaciens à se méfier du régime de Vichy. Il se réfugie dans l'Entre-deux-Mers, où il mène une vie de paysan engagé dans la Résistance. « Je cultivais du maïs pour les poulets que ma femme élevait et tous les petits légumes dont nous avons besoin. J'ai souvent dit à mes étudiants que j'avais été plus fier de rentrer ma première tonne de pommes de terre que d'obtenir l'agrégation<sup>26</sup>. » Résistant, il ne fait pas le coup de feu mais réussit à cacher de nombreuses familles juives et à leur faire passer la ligne de démarcation. Il en perd le sommeil, s'attendant chaque nuit à être arrêté. Reconnu « Juste parmi les nations », son nom est gravé sur le parvis de la gare Saint-Jean à Bordeaux.

À la Libération, il est tenté par la politique ; il participe au conseil municipal provisoire de Bordeaux pendant six mois, constate l'impuissance des politiciens face à la technocratie et a le sentiment d'être « l'honnête homme qui sert de paravent à tout un tas de trafics ». « Charbonneau a toujours refusé de se mêler à tout ça, me répétant que c'était complètement idiot, qu'on n'aboutirait à rien du tout. Il avait une analyse tout à fait lucide de la situation<sup>27</sup>. » Il refuse un poste de préfet, ainsi que d'être colistier du futur maire Chaban-Delmas en 1947, préférant reprendre son enseignement à l'université.

*Jacques Ellul*: « En 1944, j'appartenais au Mouvement de libération nationale et j'ai été amené à croire que nous allions passer de la Résistance à la révolution, selon la formule d'Albert Camus dans le groupe Combat, formule qui était si fréquemment employée et dont nous rêvions dans les dernières heures de la Résistance. Il ne s'agissait pas pour nous d'une révolution de type communiste, stalinien et soviétique. Il s'agissait d'une révolution fondamentale de la société et nous avons fait des plans, transformant la presse, les médias, les structures économiques, etc., où il y avait des éléments de socialisme bien sûr mais de type proudhonien très fédératif, en ramenant les questions à la base. Nous avons été bloqués à deux niveaux, d'une part par le général de Gaulle qui voulait installer un pouvoir républicain traditionnel, et d'autre part par les anciens partis politiques qui reprenaient leur clientèle et leurs organisations<sup>28</sup>. »

Le parti communiste et la CGT sont chargés par de Gaulle de remettre la France au travail. « Produisez! Produisez! Produisez encore! » ordonne Maurice Thorez, qui fustige l'absentéisme et condamne les grèves. « Les grèves, c'est l'arme des trusts. Produire, faire du charbon, c'est aujourd'hui la forme la plus élevée de votre devoir de classe<sup>29</sup>. »

Désabusé, Ellul donne le 23 juin 1945 un article au journal *Réforme* intitulé « Victoire d'Hitler? », où il écrit que Hitler a d'une certaine manière gagné la guerre puisque « tout le monde a dû s'aligner sur lui et faire la guerre totale, c'est-à-dire la guerre d'extermination des populations civiles (nous y avons fort bien réussi!) et l'utilisation illimitée de toutes les forces et ressources des nations aux fins de la guerre. On ne pouvait faire autrement pour vaincre. Évidemment. Mais est-ce si certain que cela que l'on puisse vaincre le mal par le mal? » Désormais, « l'État est couronné de la toute-puissance absolue », « les quelques plans économiques dont nous pouvons avoir connaissance (le plan Beveridge, le plan du Full Employment, le plan financier américain) démontrent abondamment que l'emprise de l'État sur la vie économique est un fait acquis et qu'on s'oriente vers une dictature économique sur le monde entier ».

« Victoire d'Hitler, non pas selon les formes, mais sur le fond. Ce n'est pas la même dictature, la même mystique, le même totalitarisme, mais c'est une dictature, une mystique, un totalitarisme dont nous préparons le lit avec enthousiasme (puisque nous en payons la défaite militaire d'Hitler) et que nous n'aurions pas s'il n'était pas passé. Que l'on compare seulement la vie économique, politique, sociale, administrative de 1935 avec celle de 1945 et l'on verra le pas gigantesque accompli en dix ans. »

En 1994, dans son hommage posthume à Jacques Ellul, Bernard Charbonneau reviendra une dernière fois sur cette époque.

« Ainsi la guerre nous a un temps séparés, Jacques Ellul et moi. Juste à sa veille, en juillet 39, ayant réuni quelques amis dans une grange du massif de Nistos, lors d'un camp auquel Jacques Ellul, pris par ses activités d'Église, n'a pas participé, je fis devant eux le serment de me consacrer à la question que posait le progrès et, quelle que soit la nécessité de se mobiliser dans la guerre, d'y rester étranger,

bien que déjà informé du totalitarisme et de l'antisémitisme nazi. Après la défaite en 40-41, mon beau-père Henri Daudin, professeur de philosophie sympathisant du communisme jusqu'au pacte germano-soviétique, fut arrêté sur ordre de Vichy; c'est le seul moment où je fus tenté devant la capitulation générale de m'engager contre l'occupant. Puis la défaite du nazisme devenue probable avec la participation de l'URSS et des USA me dissuaderait de participer à la Résistance au moment où, fin 42, elle prenait forme. Et quand un représentant d'*Esprit* vint me proposer à Bordeaux de participer à son réseau, je refusai. Replié du lycée de Bordeaux à celui de Pau par passion de la campagne, les contacts étroits que j'ai pu y avoir avec mes amis résistants que j'espérais gagner après la guerre à mes idées ne peuvent être qualifiés de résistance. Étant resté étranger au pétainisme, je n'avais aucune raison de le condamner sur le tard pour me dédouaner. Et, après le départ des Allemands, l'éclair d'Hiroshima allait me rappeler que j'avais eu raison de m'en tenir à l'essentiel<sup>30</sup>. »

## Notes

1. Bernard Charbonneau, *Sauver nos régions*, Sang de la terre, 1991.
2. Jean de la Ville de Mirmont, *L'Horizon chimérique*, Grasset.
3. Bernard Charbonneau, Patrick Troude-Chastenet, « Bernard Charbonneau : génie méconnu ou faux prophète ? », *Revue internationale de politique comparée*, mai 1997. Disponible sur le site de la Grande Mue (GM), un site dédié à la pensée de Bernard Charbonneau : [lagrandemue.wordpress.com](http://lagrandemue.wordpress.com)

4. Bernard Charbonneau, *Le Changement*, achevé en 1990 et publié à titre posthume en 2013 par les éditions Le Pas de côté.
5. Bernard Charbonneau, Patrick Troude-Chastenet, « Bernard Charbonneau : génie méconnu ou faux prophète ? », article cité (GM).
6. Patrick Chastenet (dir.), *Sur Jacques Ellul*, L'Esprit du temps, 1994.
7. « Mémoires du siècle », 1996, sur France Culture (GM).
8. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *A contre-courant, entretiens*, La Table ronde, 1994.
9. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, Le Centurion, 1981.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. Interrogé sur la question des déchets nucléaires, il fit cette réponse mémorable : « N'est-il pas une évidente et dangereuse illusion que de vouloir extirper de notre héritage toutes difficultés, toutes responsabilités, que de vouloir transmettre à nos descendants un monde sans problèmes ? »
13. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *À contre-courant, entretiens*, ouvrage cité.
14. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.
15. Jacques Ellul, Bernard Charbonneau, *Nous sommes révolutionnaires malgré nous, textes pionniers de l'écologie politique*, Le Seuil, 2014.
16. *Esprit* n° 62, novembre 1937 (GM).
17. Jacques Ellul, Bernard Charbonneau, *Nous sommes révolutionnaires malgré nous*, ouvrage cité.
18. Bernard Charbonneau, « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », *Nous sommes révolutionnaires malgré nous*, ouvrage cité (GM).
19. Bernard Charbonneau, « Unis par une pensée commune avec Jacques Ellul », article cité (GM).
20. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.
21. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *A contre-courant, entretiens*, ouvrage cité.
21. Jacques Ellul, Willem H. Vanderburg, *Ellul par lui-même, entretiens*, La Table ronde, 2008. Une note commente cette terrible accusation : « C'est la seule fois dans les écrits d'Ellul où il fait état de ce dramatique épisode, qu'il est donc difficile de situer exactement faute d'autres indications. Cet événement n'ayant été attesté par aucun historien de la Résistance et n'étant corroboré par aucun élément probant, la seule hypothèse vraisemblable et qu'Ellul aurait accordé foi à des rumeurs convergentes et



crédibles sur un tel massacre. Rumeur suffisamment crédible (rappelons qu'Ellul était historien et qu'on peut difficilement le taxer de laxisme intellectuel) pour qu'il en fasse état sans restriction, de nombreuses années plus tard, comme d'un fait avéré. »

23. *Esprit* n° 80, mai 1939 (GM).

24. Daniel Junquas, « Qui était Bernard Charbonneau ? » (GM).

25. In Christian Roy, « Entre pensée et nature, le personnalisme gascon », article cité (GM).

26. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *À contre-courant, entretiens*, ouvrage cité.

27. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.

28. Jacques Ellul, Willem H. Vanderburg, *Ellul par lui-même, entretiens*, ouvrage cité.

29. Maurice Thorez, Discours de Wazier, 21 juillet 1945.

30. Bernard Charbonneau, « Unis par une pensée commune avec Jacques Ellul », article cité (GM).

## PENSER GLOBALEMENT

Bordeaux a moins souffert de la deuxième guerre industrielle que nombre de villes françaises, et l'Occupation y fut même une période faste pour certains secteurs d'activité. « Les fortunes édifiées au moyen du commerce avec les Allemands ont atteint ici des proportions nettement scandaleuses », s'indigne le préfet Cusin à la Libération. Le négoce du vin en particulier connut une croissance exceptionnelle. La présence des Allemands, grands amateurs de bordeaux, permit de liquider les stocks accumulés pendant la dépression, les prix flambèrent et les profits juteux des grands châteaux remplirent les caisses des banques aquitaines. Autre collaboration économique fructueuse, celle des entreprises de bâtiment et travaux publics, dont le chiffre d'affaires explosa grâce aux commandes liées à la construction du mur de l'Atlantique, des innombrables bunkers qui le punctuaient et de la base sous-marine aux Bassins à flot. Comme on avait besoin de ces entreprises pour la reconstruction, elles ne furent guère inquiétées à la Libération.

S'il est difficile de trouver en France une ville qui a donné à ses rues autant de noms de résistants, il est encore plus malaisé d'en trouver une dont les élites, politiques et économiques, ont été plus compromises avec l'occupant. Les comités d'épuration eurent finalement la main légère, à l'exemple de celui de l'université placé sous l'égide d'un Jacques Ellul bien indulgent, foi chrétienne oblige, pour certains de ses collègues.

Marquet sous les verrous (il y passa quarante mois), la ville tombe sous les griffes de Chaban-Delmas, jeune loup aux dents longues, qui la dirigera pendant plus de quarante-sept ans et lui fera subir une nouvelle mue. Ford, IBM, Dassault, Aérospatiale... le « duc d'Aquitaine » réussit à attirer en Gironde des entreprises de pointe. Il ouvre de nombreux chantiers et se flatte de son nouveau surnom : « Jacques l'Éventreur ». Il fait raser le quartier populaire de Mériadeck et son pittoresque marché aux puces pour le transformer en un monstrueux quartier d'affaires et d'habitation posé sur une

dalle, entreprend l'assèchement des marais au nord de Bordeaux pour édifier le quartier du Lac, lance la construction des cités à la Benauges, aux Aubiers, à Cenon et autres ZUP pour un « urbanisme d'urgence » chargé d'accueillir les nouvelles populations, ruraux en exode ou travailleurs émigrés. On peut cependant lui reconnaître un mérite, c'est d'avoir délaissé le centre historique, si l'on excepte l'opération de gentrification du quartier Saint-Pierre au début des années 1980. Les vieux quartiers de Bordeaux ne l'intéressaient guère, pas plus que les quais, laissés en friche portuaire et dont nous aimions battre le pavé luisant au petit matin, après quelques derniers verres dans les bistrotts du marché des Capus.

Le port meurt en silence. Le dernier paquebot à destination de l'Afrique largue ses amarres en janvier 1967. Quelques cargos de marchandises accosteront encore au début des années 80, après que les derniers morutiers eurent définitivement quitté les bassins à flot. Au bec d'Ambès, trois raffineries stockent et traitent le pétrole nécessaire pour produire l'électricité, faire fonctionner les chaudières et tourner les moteurs. La ville doit s'adapter à l'automobile, dont le nombre double tous les dix ans : dans les années 1960, des ponts sont lancés sur la Garonne pour soulager la circulation sur le pont de pierre, le seul franchissement possible jusqu'alors – et l'un des plus célèbres goulets d'étranglement de France, surtout en période de vacances, ou d'exode. Les plus belles places sont transformées en parkings, les boulevards des quais constituent une barrière quasi infranchissable pour le piéton, comptant jusqu'à deux fois cinq voies. Une rocade de 45 kilomètres finit d'encercler la ville. Le tramway électrique est supprimé, remplacé par des bus Diesel. Les premières rues piétonnières apparaissent dans le centre-ville, qui devient un centre commercial.

Tout se passe donc comme le redoutaient Ellul et Charbonneau, qui se retrouvent après la guerre pour organiser de nouveaux camps de réflexion, chaque année jusqu'en 1957, où ils constatent leur échec à fonder une « école de Bordeaux » comparable à l'école de Francfort, projet que Charbonneau surtout avait en tête (« Je rêvais de faire de Bordeaux le foyer de l'écologie mondiale », avouera-t-il). Dans l'idée de promouvoir un « christianisme révolutionnaire », Ellul crée avec

son ami Jean Bosc des « associations professionnelles protestantes », pensant que « si on arrivait à révolutionner la pratique professionnelle, on changerait à partir de là, et probablement de façon décisive, des secteurs entiers de la société<sup>1</sup> ».

Désormais libérés de toute référence au personnalisme et plus que jamais désireux de garder leur autonomie vis-à-vis de l'intelligentsia parisienne, Charbonneau et Ellul vont l'un à Lescar, à côté de Pau, l'autre à Pessac, près de Bordeaux, édifier une œuvre personnelle en toute liberté et en toute indépendance. Ellul écrira des centaines d'articles et une soixantaine de livres, dont beaucoup seront traduits et diffusés de par le monde. Mais, dans l'euphorie progressiste des « Trente Glorieuses » la critique de la croissance et du développement technique est inaudible. Charbonneau peine à être édité, malgré les efforts de son ami qui fait publier les textes de ce bouffeur de curé dans les revues protestantes où il a ses entrées, comme *Réforme* ou *Foi et Vie* (qu'il dirige), et contribue à l'édition à compte d'auteur d'ouvrages aussi importants que *L'État*. Charbonneau connaît tout de même un début de reconnaissance dans les années post-68, quand il participe à la création du journal *La Gueule ouverte* aux côtés de Pierre Fournier, avant d'écrire dans *Combat Nature*. Au total, il aura rédigé une vingtaine de livres, dont certains ne sont pas encore édités. Grâce à Henri Lefebvre, Gallimard publie *Le Jardin de Babylone* en 1969, Anthropos *Le Système et le chaos* en 1973. *Le Feu vert* suscite quelques débats dans le milieu écologiste en 1980. Ensuite, ce sont les années Mitterrand, ces « années fric » marquées par le festivisme et le cynisme, qui plongent tout une génération contestataire et sa progéniture dans une collaboration ou une torpeur dont nous peinons à sortir. Ellul avait annoncé ce « naufrage de la gauche », celle qui a choisi « la voie du mensonge total et de la trahison » :

« Non seulement elle n'est plus révolutionnaire, mais elle occupe maintenant un rôle tout à fait précis : sa fonction dans la société moderne est de bloquer la révolution. La gauche, des radicaux jusqu'au PC, PSU compris, a reçu délégation tacite du corps social entier pour que la révolution ne puisse pas avoir lieu. Les meilleurs gardiens de l'establishment, ce sont les partis de gauche et les syndicats<sup>2</sup>. »

Les deux hommes sont bien différents, par leur caractère comme par leur style. Charbonneau est un « homme de plaisir », lyrique et transporté. Ellul, plus sobre et austère, est un « homme de devoir », qui se décrit avec humour comme « une vraie machine intellectuelle », son ami ajoutant : « C'est un monstre de culture qui lit par vice, comme moi je pêche par vice ou je cultive le jardin. » Les deux écrivaient beaucoup, trop sans doute, sans toujours se relire soigneusement. Si l'on a parfois plaisir à les suivre dans leurs détours et digressions, on aimerait souvent un discours plus resserré, moins de paraphrases, de redites ou d'approximations, sinon plus de cohérence.

On a pu reprocher à Ellul une tendance à faire système autour du concept central de technique, équivalent de celui de capital chez Marx, l'« objet technicisé » remplaçant la « marchandise », l'économie étant reléguée aux marges. Le débat sur l'autonomie de la technique, une de ses idées-forces, est loin d'être achevé, nous le verrons plus loin.

Quelques-unes de ses prises de position tranchantes, parfois discutables – sur Israël, l'islam ou l'Afrique du Sud –, voire indéfendables sur certaines questions sociétales, ont autorisé la bien-pensance progressiste, que ça arrangeait bien pour de tout autres raisons, à le cataloguer comme réactionnaire.

Peuvent également poser problème pour le lecteur la séparation de son travail entre deux versants, ses livres de critique et ses travaux bibliques, toujours en tension mais jamais en fusion, sa téléologie divine et son fidéisme. À le lire, il peut sembler que son pessimisme et même son désespoir (pourtant si convaincants!) ne trouvent de solution que dans la foi et l'espérance (« Seul le transcendant, dans le système technicien, garantit à l'homme une liberté et garantit pour la société une issue possible »; « Je décris un monde sans issue, avec la conviction que Dieu accompagne l'homme dans toute son histoire »), ce qui est un peu ennuyeux lorsqu'on n'a pas eu la chance d'avoir été touché par la grâce.

Celui des deux qui ne croit pas n'est pas moins habité. Chez Charbonneau souffle le grand vent océanique. Hanté par le tragique de l'existence, animé d'une spiritualité toute personnelle, il invoque le cosmos et fait danser les éléments, le feu et le froid, le ciel et la mer, la lumière et les ténèbres. Il met en tension l'éternité et l'instant, le vrai et le réel, la nécessité et la liberté, l'individu et la société, l'esprit et la chair, le système et le chaos – pour nous signifier notre juste place : au cœur de la contradiction.

Si Ellul se reconnaît trois influences principales : Barth (le pasteur de la théologie dialectique et de l'altérité radicale de Dieu, qui influencera les théologiens de la libération), Marx et Kierkegaard bien sûr, pour Charbonneau la filiation est plus complexe. On sait qu'il avait une immense culture, qu'il avait lu à vingt ans Chateaubriand, Tocqueville, Swift, Proudhon, Thoreau, Lawrence, Whitman, Kipling, Giono, Ramuz et tant d'autres, qu'il travaillait Marx, les Écritures et les tragiques grecs. Le titre de l'un de ses ouvrages, encore inédit à ce jour, donne quelques pistes qui n'étonneront pas : *Quatre témoins de la liberté : Rousseau, Montaigne, Berdiaev et Dostoïevski*. Souvent plus proche du poète que du philosophe, il se rapproche parfois du meilleur Nietzsche, une autre de ses influences majeures, sans oublier Pascal. Ce qui est également notable à la lecture de Charbonneau, c'est l'absence, dans la plupart de ses livres, de références, de citations, de notes de bas de page ou d'appareil critique. Tout le contraire d'un laborieux travail universitaire. C'est que la culture livresque a été digérée et incorporée, avant d'être reformulée, réincarnée. Toujours fidèle à sa méthode, il part du monde concret pour s'élever à une réflexion plus générale, quitte à minorer quelque peu ses influences...

« À la différence de mon ami Ellul, j'ai très peu appris par la lecture. Le conflit entre le besoin de vivre dans la nature et le développement de l'urbanisation, de l'organisation scientifique et technique galopante, je l'ai vécu simplement en jetant un coup d'œil sur ma rue. Ce qui me frappait d'ailleurs, c'est à quel point les idéologies de l'époque étaient complètement étrangères à la réalité concrète<sup>3</sup>. »

Tous les deux élaboreront une critique littéralement *radicale*, c'est-à-dire allant à la racine des choses, que ce soit dans le fonds anthropologique ou dans les complexes déterminations du système technique. Voici, esquissés en quelques citations, les grands thèmes de réflexion qui les occuperont tout au long de leur vie.

## L'anarchie

S'ils n'ont jamais été encartés dans un parti et ne croient pas à la possibilité d'une société sans État, Ellul et Charbonneau trouvent néanmoins toute leur place dans le courant libertaire. Ami de Pierre

Fournier, Bernard Charbonneau participa dans les années 1970 à l'aventure de *La Gueule ouverte* – aux côtés de Gébé, Reiser, Cabu, Wolinski et d'autres –, journal pour lequel il écrira une cinquantaine d'articles de 1972 à 1977. Jacques Ellul a rencontré, en 1962 à Paris, Guy Debord, avec lequel il a noué des rapports épistolaires et amicaux, jusqu'à formuler le vœu de rejoindre l'Internationale situationniste. Mais il était chrétien...

*Jacques Ellul*: « Les anarchistes sont individualistes, et comme à moi la liberté leur paraît être la valeur fondamentale. Sur quel point me séparerai-je alors d'un véritable anarchiste? Un véritable anarchiste pense qu'une société anarchiste, sans État, sans pouvoir, sans organisation, sans hiérarchie, est possible, vivable, réalisable, alors que moi, je ne le pense pas. Autrement dit, j'estime que le combat anarchiste, la lutte en direction d'une société anarchiste sont essentiels, mais la réalisation de cette société est impossible. En réalité, l'image ou l'espoir d'une société sans autorité ni institutions repose sur la double conviction que l'homme est naturellement bon, et que c'est la société qui le corrompt.

» Or je pense que les deux grandes caractéristiques de l'homme, quelles que soient sa société ou son éducation, sont la convoitise et l'esprit de puissance. On les retrouve partout et toujours. René Girard a parfaitement montré les conséquences de cette convoitise. Aucune société n'est possible avec des gens qui entrent en concurrence de puissance les uns les autres, ou bien qui convoitent et se trouveront convoiter la même chose.

» Par contre, ce qui me paraît juste et possible, c'est la création d'institutions nouvelles à partir de la base, celle-ci engendrant ses propres institutions destinées à remplacer les pouvoirs et autorités qu'il faudrait arriver à détruire. Autrement dit, je me rapproche beaucoup des anarcho-syndicalistes de 1880-1900<sup>4</sup>. »

*Bernard Charbonneau*: « Le sentiment de la nature est une manifestation d'anarchisme concret, il est plus vif chez les jeunes gens que chez les vieillards. Dans ces sociétés, ce qui importe, ce n'est pas l'armature administrative : grands rassemblements, hiérarchie, congrès, mais le petit groupe, la patrouille, la bande, le camp ; chacun de ces groupes vit d'une vie très particulière. Ce sont des sociétés anarchiques mais sans théorie, qui ont instinctivement

résolu le dilemme contre lequel s'est brisé l'anarchisme : la contradiction entre son esprit personnaliste et sa philosophie scientiste. L'anarchie cadre mal avec l'idéal du progrès, car le progrès ne s'acquiert pas sans un renforcement de l'armature sociale, c'est-à-dire en fin de compte de l'État ; la synthèse entre une liberté indéfiniment accrue et un confort indéfiniment accru est une utopie. L'anarchisme suppose une civilisation où l'homme n'a pas à se défendre contre la nature, mais où il n'a pas non plus à organiser une société trop vaste ; l'idéal de l'anarchie, c'est l'âge d'or. Entre le confort et la liberté, elle devait choisir ; les sociétés naturistes ont choisi la liberté<sup>5</sup>. »

*Bernard Charbonneau* : « L'anarchie est un sens ; une société sans État où la liberté des individus serait à la fois nature et vérité est aussi inconcevable que l'accomplissement sur terre de l'harmonie céleste. Mais elle doit être le but où tend constamment l'action ; une interminable marche à rebours du courant qui n'aboutira sans doute qu'à nous maintenir là où nous sommes : à maintenir l'homme en son humanité<sup>6</sup>. »

## **Le christianisme**

L'un était croyant, l'autre se disait agnostique mais reconnaissait sa dette envers Jésus et son enseignement. En définitive, leur lecture de la Bible n'est pas si différente : le message qu'a porté le Christ est la source de toute révolution mais, comme l'écrivait Ellul, « le christianisme est la pire trahison du Christ<sup>7</sup> ».

*Jacques Ellul* : « L'Évangile est révolutionnaire, il l'est à un niveau fondamental, plus radical que les autres mouvements, et surtout il contient l'exigence d'une révolution permanente. Autrement dit, on ne peut pas se contenter de changer une Constitution ou quelques structures. Il faut procéder à une mutation fondamentale des croyances, des préjugés, des présuppositions. Il y a une œuvre iconoclaste à effectuer. Détruire les faux dieux de notre société. Car c'est à cette profondeur-là que je place la décision révolutionnaire, et pas seulement dans une modification de l'organisation économique. Mais en même temps, il faut que l'homme ait le courage et la lucidité de cette mise en question. »



« Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une civilisation, à une culture en tout inverse de ce que nous lisons dans la Bible, de ce qui est le texte indiscutable à la fois de la Torah, des prophètes, de Jésus et de Paul? Si bien que d'une part on a accusé le christianisme de tout un ensemble de fautes, de crimes, de mensonges qui ne sont en rien contenus, nulle part, dans le texte et l'inspiration d'origine, et d'autre part on a modelé progressivement, réinterprété la Révélation sur la pratique qu'en avaient la Chrétienté et l'Église. Les critiques n'ont voulu considérer que cette pratique, cette réalité concrète, se refusant absolument à se référer à la vérité de ce qui est dit. Or il n'y a pas seulement dérive, il y a contradiction radicale, essentielle, donc véritable subversion. »

« Le christianisme a fabriqué une morale, et quelle morale! La plus stricte, la plus moralisante, la plus infantilissante, la plus débilitante, tendant à faire des irresponsables. Sûrs de leur salut s'ils obéissent à la morale. Et vont défiler toutes les images de la morale sexuelle, de la morale d'obéissance absolue, de la morale du sacrifice, etc. Un christianisme qui est devenu un conservatisme complet dans tous les domaines, politique, économique, social... Que rien ne bouge! Que rien ne change! Le pouvoir politique, c'est le bien; la contestation, la critique, c'est le mal<sup>8</sup>! »

*Bernard Charbonneau*: « Je sais bien qu'au fond je ne propose rien de neuf; l'essentiel en est contenu dans l'Évangile et dans la pensée des hommes qui s'en sont plus ou moins inspirés. Mais cet esprit est quand même assez nouveau, puisqu'il remonte à l'an I. Et surtout, je ne crois pas que nous ayons fini d'épuiser l'insondable contenu de ces vieilles vérités<sup>9</sup>. »

*Bernard Charbonneau*: « Oui, ma liberté me dépasse et j'y eusse depuis longtemps renoncé si je n'avais pas eu le sentiment d'y être poussé par un impératif spirituel tout-puissant, un Dieu inconnu et connu, proche du dieu personnel du "Notre Père". Le premier mensonge de la fausse liberté est de tuer le Dieu qui est en nous en nous faisant Dieu nous-mêmes. Pourtant, la moindre réflexion devrait révéler à un homme, même à sa raison ou à son esprit, à quel point cette prétention est ridicule. Oui, il n'y a pas de liberté sans l'appel d'une transcendance qui ordonne de se dépasser. À elles

seules, la nature et la culture n'ont rien à nous dire. L'essentiel, le sens est au-delà. Et c'est parce qu'il est au-delà que ma liberté doit l'y réintroduire. Et c'est pour cette raison que j'aime en conscience cette terre, même cette société, à la fois inhumaine et humaine, dont mon corps et mon esprit sont pétris. Je les aime pour ce qu'ils sont, je n'ai pas besoin de les diviniser, c'est-à-dire de les trahir pour les aimer. Il n'y a de relation vivante et profonde à un esprit transcendant que par le biais, forcément dérisoire, de la liberté personnelle et individuelle que nous sommes<sup>10</sup>. »

## L'État

Avant la guerre, Bernard Charbonneau propose à Jacques Ellul une répartition des tâches : son ami s'occupera de traiter la question de la technique, lui-même se réservant celle de l'État. Ellul renâcle quelque peu, et puis accepte de se consacrer à ce thème qui finalement l'occupera toute sa vie. « Je lui avais répondu que j'étais juriste et que l'État me revenait plutôt. Il n'a pas voulu et m'a demandé de traiter la technique. Nous nous sommes réparti le travail ainsi. Nous avons une telle communion de pensée que tout ce qu'il pouvait dire sur l'État j'aurais pu le dire, et réciproquement<sup>11</sup>. » Les deux thèmes sont de toute façon intimement liés, tant il est vrai que « la technique renforce l'État qui lui-même renforce la technique » et que « l'État est une organisation d'une complexité grandissante et qui met en œuvre la somme des techniques dont peut disposer le monde moderne ».

*Bernard Charbonneau* : « L'État c'est la Machine, ou plutôt l'État et la machine ne sont que deux aspects d'un même devenir. Dans leur tâche unificatrice, l'industrie et l'État convergent vers un même but. Aujourd'hui, ils sont sur le point de se confondre. Dans la guerre moderne, la puissance de feu c'est la puissance industrielle. La concentration économique entraînée par le développement du machinisme impose, tôt ou tard, la centralisation politique. Le règne du grand capital ne fait que précéder celui de l'État. Parce que la même raison profonde meut leur progrès en une volonté de puissance matérielle. La machine, c'est la puissance. Dictateur ou patron, c'est le puissant qu'elle sert<sup>12</sup>. »

*Bernard Charbonneau*: « L'État est notre faiblesse, non notre gloire ; voilà la seule vérité politique. Toute société où l'individu se dégage de la totalité primitive suppose un gouvernement, des lois et même une police, sans lesquels elle sombrerait dans un chaos plus écrasant que leurs contraintes. Mais l'organisation politique contient les germes du désordre auquel elle remédie, au-delà d'un certain point elle devient plus oppressive que le trouble dont elle prétend libérer. Il est impossible de supprimer l'État ; mais il est non moins nécessaire de le réduire au minimum. Le plus sûr moyen d'y arriver, c'est de le connaître, d'être à la fois conscient de la raison qui l'impose et de la détermination qu'il fait peser. Nul ne peut mesurer la vérité de l'anarchie s'il n'a mesuré la nécessité de l'État ; et seul l'esprit d'anarchie peut fonder un bon usage de l'État<sup>13</sup>. »

*Bernard Charbonneau*: « Pour limiter l'État, la condition de base est de ne plus l'identifier à la vérité, de refuser absolument d'accorder une autorité sacrée au pouvoir politique<sup>14</sup>. »

*Jacques Ellul*: « Ce n'est pas l'État qui nous asservit, c'est sa transfiguration sacrée<sup>15</sup>. »

## La liberté

« Elle est au centre de toute ma vie, de toute mon œuvre. Rien de ce que j'ai fait, vécu, pensé, ne se comprend si on ne se réfère pas à la liberté<sup>16</sup> », affirmait Ellul. « Pour nous deux, le fait essentiel c'est la liberté ! Que ce soit la liberté chrétienne pour Ellul ou la liberté personnelle et agnostique pour moi. Le grand reproche que je fais au "progrès", c'est qu'il met en cause à la fois la nature et la liberté, et le rapport de la nature et de la liberté<sup>17</sup> », renchérisait Charbonneau. Libertaires, Ellul et Charbonneau l'ont été sans doute davantage que la plupart de leurs contemporains, la liberté étant le point central autour duquel s'articulent toutes les autres notions. La liberté face à l'État, la liberté face à la société, la liberté face à la technique, la liberté face à la nature, la liberté face à l'égalité même, pour ces lecteurs de Tocqueville qui, comme lui, ne partagent pas cette « passion ardente et insatiable », ce « goût dépravé pour l'égalité, qui porte les faibles à vouloir attirer les forts à leur niveau, et qui réduit

les hommes à préférer l'égalité dans la servitude à l'inégalité dans la liberté<sup>18</sup> ». Mais pas plus que de divinisation de la nature il n'y a chez eux d'idéalisation de la liberté. Pour Charbonneau, « l'homme est un animal qui rêve de liberté, mais ne la supporte pas ». Chère liberté, très chère liberté : « Tout se paye et le prix de la liberté est infini ; en dernier appel, elle ne s'achète qu'avec une seule monnaie : l'angoisse. L'inquiétude est le prix de la certitude personnelle, comme la guerre avec le monde et autrui est celui de l'acte libre ; la solitude, celui du refus du troupeau. » La liberté est tragique. Elle n'est pas un droit, mais un devoir. Elle n'est pas donnée, mais sans cesse à conquérir.

*Bernard Charbonneau* : « Être libre, être un homme, est une angoisse ; et cette angoisse n'a qu'une issue : le conflit, avec la nature, la société et soi-même. Il est déjà dur de se découvrir libre, le pire est qu'il faille le devenir. La liberté n'est pas donnée, elle est à prendre, soit qu'on la pense, soit qu'on la vive. Être libre, c'est s'affranchir : toute liberté est libération. L'homme libre apprend vite qu'il doit la conquérir sur les penchants de la nature et les préjugés du monde. Assiégé de toutes parts, il lui faut de plus se battre dans la place, car la nature et le monde sont d'abord en lui. Seul, comme il le sera dans l'agonie, il affronte les dieux, les choses et les hommes, le cœur à vif et à mains nues. »

« Toute liberté doit fonder le vrai, et vaincre le réel ; alors qu'elle ne sait qu'une chose, c'est que la pensée d'un individu oscille au gré des vents, que la nécessité ou le hasard commandent ses actes, et qu'il lui faut marcher seul contre des légions. Toute liberté prétend transformer l'univers, alors qu'elle se sait promise à l'échec et à la mort. »

« Être... libre. Celui qui lance l'appel contre l'État doit savoir toute la gravité de cet appel. Car il n'apporte pas, comme les zéloteurs de l'État, le système ou la discipline qui dispense d'être. Il n'apporte que le choix dans la solitude et l'angoisse. Et son appel n'est pas si différent de celui des prophètes. Réfléchis et par toi-même découvre et vis des valeurs personnelles. Ce n'est que là où commencent l'individu et le groupe vivant, que recule l'État. La liberté du peuple naît quand l'homme va vers l'homme, pour nouer de justes liens. Quand à perte de vue les flancs des vallées sont semés de richesses, de couleurs et de champs, de contes et de maisons inépuisables<sup>19</sup>. »

Ellul et Charbonneau ne se sont jamais considérés comme des philosophes. Chez Charbonneau, on trouvera peu de définitions, mais plutôt des illustrations ou des descriptions sur le vif. Et toujours, l'incarnation, l'idée vivante, car « la liberté n'est pas un mot, mais un cri des profondeurs. Elle n'est pas une idée, elle existe, et par conséquent, naît, vit et meurt. Avant de la définir, il faut donc la peindre ». Il n'y a de liberté qu'éprouvée. « La vraie, celle qui se vit dans l'esprit et l'acte de quelqu'un, n'est pas le droit naturel que l'individu revendique, mais le plus terrible des devoirs : celui qui fait violence à la nature parce qu'il est pure exigence de l'esprit. » La liberté est-elle, comme la révolution, aussi nécessaire qu'impossible ?

*Bernard Charbonneau* : « Quand un homme éprouve sa liberté, il découvre qu'elle est parfaitement nécessaire, et parfaitement impossible. Et plus il approfondit cette expérience et pousse sa réflexion, plus les deux termes de cette contradiction s'éloignent l'un de l'autre comme se fuient les étoiles. La liberté n'est pas une idée, elle est un vertige, ou une ascension, qu'une personne doit affronter. »

« Je me sais à la fois déterminé et responsable ; la conscience associe ces deux termes apparemment contradictoires. Le constat du réel qui se voulait glacé me ronge comme une brûlure. Je suis serf... et pourtant libre : serf par les choses et souverain par l'esprit, souverain vis-à-vis des choses et serf devant l'esprit. Responsable, juge maître de sa décision, et coupable soumis à mon jugement<sup>20</sup>. »

*Jacques Ellul* : « Pour qu'il y ait liberté, il faut la destruction radicale de l'État bureaucratique et centralisateur, le refus de toute technique de puissance, refus de la croissance économique, refus de l'expansion, refus de l'instrumentalité généralisée<sup>21</sup>. »

*Jacques Ellul* : « L'amour suppose la liberté et celle-ci ne s'épanouit que dans l'amour. C'est pourquoi Sade est bien le plus grand menteur de tous les siècles. Ce qu'il a montré et appris aux autres, c'est la voie de l'esclavage sous le discours de liberté. La liberté ne peut jamais exercer de puissance. Il y a coïncidence entière entre la non-puissance et la liberté. Exactement comme la liberté ne va jamais s'inscrire dans la possession. Ici encore, il y a coïncidence exacte entre la liberté et la non-possession.

» Ce que l'homme veut quand il parle de liberté, c'est ne pas être soumis à un autre, pouvoir faire ses quatre fantaisies et aller où il en a envie. Guère au-delà. Ce qu'il ne veut pas, mais pas du tout, c'est devoir prendre en charge sa vie et être responsable de ce qu'il fait. C'est-à-dire qu'il ne demande en rien la liberté ! Il veut surtout le confort et la sécurité dans tous les domaines. Sécurité par la police. Sécurité sur les routes. Sécurité pour la maladie, le chômage, la solitude, la vieillesse, sécurité pour les enfants. Et cela en échange de liberté. En effet, la liberté peut tout vous donner en vous demandant d'être, sauf la sécurité. La sécurité est toujours et inévitablement payée du prix de la liberté.

» Il y a une exacte contrepartie ; plus tu veux être assuré et garanti contre tout, moins tu es libre. Ce n'est plus le tyran qui est aujourd'hui à craindre, mais notre propre besoin effréné de sécurité. La liberté, elle, se paye inévitablement de la sécurité et de la responsabilité. Or, l'homme moderne cherche avant tout à n'être responsable de rien. Mais il veut l'air de liberté, l'apparence de liberté, il veut voter, il veut un pluripartisme, il veut voyager, il veut se choisir son médecin, il veut choisir son école, et pour ces bricoles on ose parler de liberté ! Ce que l'homme veut, c'est faire semblant d'être libre, et surtout ne pas l'être vraiment. Ce que l'homme veut, c'est ce que Charbonneau appelle le mensonge de la liberté<sup>22</sup>. »

## La nature

Contrairement à certains tenants du primitivisme ou de la *deep ecology*, on ne trouvera pas de divinisation ou d'absolutisation de la nature chez Ellul ou Charbonneau. La nature est notre mère, mais elle peut aussi devenir notre ennemie. En elle, ni sens ni salut. La loi du plus fort ne doit pas être la loi des hommes. Comme l'exprime Charbonneau, « ce n'est pas de protection de la nature qu'il s'agit mais de celle de l'homme par et contre lui-même. Ma grande idée d'ailleurs, incomprise des écologistes, c'est que le progrès ne met pas en cause la nature mais la liberté<sup>23</sup> ». Sous une forme ou une autre, la nature nous survivra, indifférente à notre sort.

La dualité nature-liberté est un des principaux motifs de la pensée charbonnienne. « Pas plus qu'il n'est nécessité ou liberté l'homme n'est nature ou liberté mais nature et liberté », écrit-il,

ajoutant que « la nature et la liberté sont les deux seuls principes qui puissent inspirer l'analyse autant que l'action ; à chaque instant, le désordre établi nous rappelle que l'une est menacée avec l'autre ».

*Bernard Charbonneau*: « En résumé, nous revenons à la nature parce que, par la lutte, elle nous forme à la liberté. Parce qu'en elle nous prenons conscience de notre forme d'homme, aussi bien dans le monde que dans la société. Elle donne à nos idées l'expérience et nous apprend leur commune mesure avec la réalité ; nous apprenons que la liberté est hors de l'homme, que la conscience est contact et prise de possession, la raison un simple pouvoir d'organisation<sup>24</sup>. »

*Bernard Charbonneau*: « La nature est une invention des temps modernes. Pour l'Indien de la forêt amazonienne, ou, plus près de nous, pour le paysan français de la III<sup>e</sup> République, ce mot n'a pas de sens. Parce que l'un et l'autre restent engagés dans le cosmos. À l'origine, l'homme ne se distingue pas de la nature ; il est partie d'un univers sans fissures où l'ordre des choses continue celui de son esprit : le même souffle animait les individus, les sociétés, les rocs et les fontaines. Quand la brise effleurait la cime des chênes de Dodone, la forêt retentissait d'innombrables paroles. Pour le païen primitif il n'y avait pas de nature, il n'y avait que des dieux, bénéfiques ou terribles, dont les forces, aussi bien que les mystères, dépassaient la faiblesse humaine d'infiniment haut<sup>25</sup>. »

*Jacques Ellul*: « Il n'y a pas d'harmonie dans la nature. Mais parce que la mort est la mort, on ne peut pas parler d'harmonie, c'est elle qui, à vues humaines, triomphe. Songez à tous les cataclysmes qui nous entourent sans cesse, les tornades, les tremblements de terre, les volcans, les inondations, le déchaînement du feu ou de l'eau, tout cet énorme désordre, cet incroyable gaspillage, mille œufs de pieuvre qui éclosent pour que finalement n'en subsiste qu'une à l'âge adulte, mille papillons qui s'envolent et qui vont presque tous devenir la proie des oiseaux, cette profusion qui va vers la mort. Une mort qui entretient la vie ailleurs. Mais est-ce une harmonie que cet immense abattoir ? Pourtant cette terre est notre seul bien<sup>26</sup>. »

*Bernard Charbonneau*: « Les passionnés de la nature sont à l'avant-garde de sa destruction dans la mesure où leurs explorations préparent le tracé de l'autostrade, et où ensuite pour sauver la nature ils l'organisent. Ils écrivent un livre ou font des conférences pour convier l'univers à partager leur solitude: rien de tel qu'un navigateur solitaire pour rassembler les masses. L'amoureux du désert fonde une société pour la mise en valeur du Sahara. Cousteau, pour faire connaître le "monde du silence", tourna un film qui fit beaucoup de bruit. Le campeur passionné par les plages désertes fonde un village de toile. Ainsi, réaction contre l'organisation, le sentiment de la nature aboutit à l'organisation<sup>27</sup>. »

## La propagande

En 1962, Jacques Ellul fait paraître un de ses ouvrages majeurs: *Propagandes*. La propagande, qui inclut bien entendu la publicité et les médias mais aussi ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la « communication », y est définie comme « l'ensemble des méthodes utilisées par un groupe organisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action une masse d'individus psychologiquement unifiés par des manipulations psychologiques et encadrés dans une organisation ». La propagande remplit une fonction dans la société, comme structure indispensable qui codifie les standards sociaux, politiques et moraux.

S'il affirme que « toute l'activité de la société semble avoir pour fin première d'empêcher la prise de conscience de la réalité, de la situation de notre vie », Ellul évacue l'opposition binaire dominants-dominés, si répandue chez certains paresseux reclus dans leurs passions tristes, pour montrer que l'individu est autant complice que victime dans le processus qui conduit à son aliénation. On se rapproche de l'idée de « servitude volontaire » chère à La Boétie, ou du concept de « spectacle » développé par Guy Debord. On ne s'étonnera donc pas que celui qui allait écrire *La Société du spectacle* ait salué la parution de cet ouvrage dans le numéro 8 de *L'Internationale situationniste*. Poursuivant la méthode prônée par Charbonneau, Ellul ne se sépare pas de son objet d'étude: « C'est pour avoir subi, senti, analysé en moi l'impact de ces puissances, pour avoir été, pour en être toujours, à nouveau, l'objet, que je veux parler de cette menace, et dire qu'il s'agit là d'une menace sur le tout de l'homme<sup>28</sup>. »



*Jacques Ellul*: « Il n'y aurait pas de propagande s'il n'y avait pas, au préalable, des propagandés en puissance. La propagande répond à un besoin, elle est une nécessité. Il n'y a pas d'un côté un propagandiste actif et de l'autre un propagandé passif. Ce dernier n'est pas une victime mais un complice qui se prête à la propagande et y trouve son compte. »

« Nous rencontrons à chaque instant cet homme qui n'est plus capable des discernements moraux ou intellectuels les plus élémentaires ou des raisonnements les plus simples. Nous le rencontrons à chaque instant, et peut-être le sommes-nous déjà. »

« La publicité est une action psychologique qui se veut fondée sur une science. Elle est elle-même une technique. Elle est devenue le moteur de tout le système. La publicité est la dictature invisible de notre société. »

« La publicité est donc le grand agent, non pas de la vente d'un produit, mais d'intégration de l'homme dans l'univers de ce produit. Et que ce soit la publicité télévisée ou la publicité de presse, c'est le même processus qui par un appareil place l'homme de façon irrésistible dans le mouvement de la technique. Et réciproquement incorpore l'homme au système technique pour l'amener à acheter l'objet en question. »

« Il faut que la propagande devienne aussi naturelle que l'air ou la nourriture. Elle doit procéder le moins possible par chocs, mais plutôt par inhibition. L'homme peut alors honnêtement déclarer qu'il n'y a pas de propagande. C'est qu'il y est complètement absorbé. Il y a si bien adhéré qu'il ne la réalise plus (au sens propre). Elle est devenue lui-même et lui-même est un objet de propagande.

» Il y a par l'action de propagande un véritable phénomène de transfert psychanalytique. Mais au lieu que ce soit le psychanalyste qui transfère le sentiment de culpabilité sur lui, ici c'est une machine qui convainc de transférer à un autre.

» L'on est en droit de se demander quelles conséquences entraînent ces manipulations. On ne peut pas encore les discerner complètement, car il y a trop peu de temps que ces mécanismes sont en marche pour qu'on en voie les conséquences véritables. Il est vrai que lorsque ses conséquences auront paru, nous ne les

reconnâtrons pas non plus parce que nous serons tellement absorbés, tellement indifférenciés, tellement manipulés que nous ne pourrons plus objectiver cette connaissance et que nous n'aurons plus aucune idée de ce que pouvait être l'homme, avant. Cependant, certains effets nous apparaissent déjà clairement déterminés : c'est d'abord la suppression de l'esprit critique, par la création de passions collectives ; le phénomène bien connu de la "suggestion réciproque" fait de cette passion collective une puissance très différente des passions individuelles.

» En même temps que cette suppression de l'esprit critique, nous assistons à la création d'une bonne conscience sociale. La technique donne une justification à chacun. Chacun reçoit la conviction qu'il est juste, bon et dans la vérité.

» De plus, cette propagande crée un nouveau sacré ; comme le dit M. Monnerot, "quand toute une catégorie d'événements, d'êtres, d'idées, échappe à la critique, c'est qu'un domaine sacré se constitue en face d'un domaine profane". Par l'influence très profonde de ces mécanismes, il se crée en effet une zone de tabou dans le cœur de chaque individu. Les trois faits indiqués (suppression de l'esprit critique, formation de la bonne conscience sociale, création d'une zone sacrée) sont des facettes d'un même phénomène, qui est la première conséquence, la plus évidente, de cette application des techniques psychanalytiques de masse. Il se constitue un psychisme unificateur des masses, provoqué<sup>29</sup>. »

## La révolution

Jacques Ellul consacrera trois ouvrages à cette question cruciale. Il est vrai qu'il avait vécu des événements dramatiques et connu jeune quelques désenchantements : « Ceux qui étaient au côté des républicains espagnols ont vu l'échec d'une révolution ; en 1936, échec d'une révolution ; en 1944, j'étais du côté de ceux qui, à tort, ont espéré que l'on passerait de la Résistance à la révolution. Voir échouer trois fois des choses comme ça, croyez-moi, c'est pire que 68<sup>30</sup> ! »

C'est juste après Mai 68 d'ailleurs, dans *Autopsie de la révolution* (1969), qu'il prône une « révolution nécessaire » s'attaquant à l'État et à la société technicienne au prix du sacrifice d'un certain niveau de vie (« Réduire la productivité signifie réduire ses exigences en matière de

confort. Si on n'est pas prêt à payer ce prix, on n'est pas prêt pour une révolution »). *De la révolution aux révoltes* (1972) fait le constat que « le moment de la révolution nécessaire est passé », du fait de la disparition de toute force révolutionnaire, critique le fourvoiement dans l'utopie, « force démobilisatrice », ou la violence, « qui ne fait que provoquer un resserrement du corps social autour de l'État », préconise la révolte individuelle au quotidien, puisqu'il faut désormais « repartir de rien, c'est-à-dire de l'individu ». Enfin, dans *Changer de révolution*, en 1982, il place un étonnant espoir dans la micro-informatique en la supposant capable, si on se l'approprie avant qu'elle ne soit récupérée par le système, d'orienter favorablement la société. La seule révolution possible consisterait « à s'emparer non pas du pouvoir mais des potentialités positives des techniques modernes et à les orienter dans le sens unique de la libération de l'homme ». Il devra déchanter quelques années plus tard : « J'estime que la partie est perdue. Et que le système technicien exalté par la puissance informatique a échappé définitivement à la volonté directionnelle de l'homme. »

*Jacques Ellul*: « La révolution doit être une aventure monstrueuse et sacrilège. "C'est impossible, c'est utopique, c'est monstrueux, c'est affolant." Oui, une révolution est toujours cela. Mais ce qui est encore plus utopique, c'est de croire que notre monde occidental va pouvoir continuer sa vie de croissance, comme ça. Ce qui est monstrueux, c'est de croire que l'écart de richesse et de pauvreté va pouvoir s'élargir incessamment. Ce qui est affolant, c'est la montée de la technique de plus en plus puissante et autonome. C'est cela qui est impossible. Cela, c'est-à-dire la croissance indéfinie de la richesse et du prolétariat, ensemble. »

« La résistance à un changement révolutionnaire vient avant tout de l'existence de satisfactions de consommation indéniables (que l'on n'est pas prêt à abandonner, même pour un temps passager) et, pour ceux qui ne les ont pas, elle reste exactement la visée de tout ce que l'on peut espérer<sup>31</sup>. »

*Jacques Ellul*: « Actuellement, toute révolution doit être immédiate, c'est-à-dire qu'elle doit commencer à l'intérieur de chaque individu par une transformation de la façon de juger (ou pour beaucoup par une éducation de leur jugement) et par une transformation de leur façon d'agir. C'est pourquoi la révolution ne peut plus être un

mouvement de masse et un grand remue-ménage ; c'est pourquoi il est impossible actuellement de se dire révolutionnaire sans être révolutionnaire, c'est-à-dire sans changer de vie. Nous verrons le véritable révolutionnaire, non pas dans le fait qu'il prononce un discours sur une charrette à foin mais dans le fait qu'il cesse de percevoir les intérêts de son argent<sup>32</sup>. »

*Bernard Charbonneau*: « La révolution contre l'État doit placer au premier plan la formation de la personne. À la différence d'un système d'éducation qui tend de plus en plus à sélectionner les individus selon leurs aptitudes pour les adapter au mieux à leur fonction sociale, cette éducation devra chercher à former des hommes complets. Elle cherchera à leur donner un esprit et un corps, une pensée et des mains. Elle s'efforcera de développer plusieurs tendances contradictoires dans le sens, mais aussi à contre-courant des aptitudes. Notamment chez les individus que leurs fonctions publiques pourraient conduire à perdre de vue la condition humaine. Elle essaiera d'aider le corps et l'esprit à prendre leur plus grande épaisseur, en cultivant, par exemple, en même temps l'intelligence et le caractère, la sensualité et la moralité. Surtout, elle devra aider et laisser croître en l'homme le besoin d'agir sa pensée : la pratique de l'initiative spirituelle le conduisant à l'initiative dans l'action. Plaçant la solution dans l'homme et non en dehors de lui, la révolution contre l'État doit placer au premier plan les devoirs de l'individu vis-à-vis de lui-même : l'éthique et le style de vie personnel. En cela elle ne fait que reprendre la tradition universelle. Aux antipodes des "révolutions" modernes qui n'insistent guère sur les devoirs de l'individu vis-à-vis de sa conscience, mais qui lui demandent seulement de l'abdiquer entre les mains de l'État. Elle évite ainsi l'erreur centrale qui nous a menés à l'ère des tyrannies sous le couvert du libéralisme politique<sup>33</sup>. »

## La technique

C'est en 1954 que Jacques Ellul fait paraître *La Technique, ou l'enjeu du siècle*, premier essai d'une trilogie consacrée à la technique qu'accompagneront *Le Système technicien* (1977) et *Le Bluff technologique* (1987). Quatre propositions y sont exposées : Tout progrès technique se paie. Le progrès technique soulève plus de problèmes qu'il n'en résout. Les effets néfastes du progrès technique

sont inséparables de ses effets favorables. Tout progrès technique comporte un grand nombre d'effets imprévisibles. Qui plus est, la technique est potentiellement totalitaire, elle épuise les ressources naturelles et rend l'avenir impensable.

Toutes les anciennes civilisations s'uniformisent sur le mode technicien : la vraie mondialisation, c'est la technique. La technique est le concept clé de l'œuvre d'Ellul, l'équivalent de la notion de capital pour Marx :

*Jacques Ellul*: « Je m'étais posé la question suivante : "Si Marx vivait en 1940, quel serait pour lui l'élément fondamental de la société, celui sur lequel il centrerait sa réflexion?" Au XIX<sup>e</sup> siècle, où l'économie était décisive, la formation du capitalisme était cet élément le plus significatif. De nos jours, ce n'est plus l'économie mais la technique. Le capitalisme est une réalité déjà historiquement dépassée. Il peut bien durer un siècle encore, cela n'a plus d'intérêt historique. Ce qui est nouveau, significatif et déterminant, c'est le reste : le développement de la technique. Je me suis donc mis à étudier la technique en employant autant que je pouvais une méthode proche de celle que Marx avait employée un siècle plus tôt pour étudier le capitalisme<sup>34</sup>. »

*Jacques Ellul*: « On sait que chez Marx, c'est le travail qui crée de la valeur. Or nous sommes obligés de constater que, dans une société devenue extrêmement technicienne, le facteur déterminant est la recherche scientifique, d'une part, et d'autre part l'application de la science sous la forme de la technique. C'est cela qui crée de la valeur. »

« Lorsque nous parlons de technique, nous avons l'habitude de penser à la machine, alors que c'est une erreur de penser que la technique est constituée pour l'essentiel de machines. Avec le développement des techniques d'information et communication, on commence à prendre conscience que la machine n'est que l'un des phénomènes multiples de la technique. La recherche de méthodes rationnelles, efficaces, ne s'exprime pas seulement dans la construction d'engins matériels, de machines, mais s'étend à toutes les activités humaines. Par exemple, les techniques d'organisation d'une société, d'un groupe, n'ont pas besoin d'appareil d'ordre mécanique. Il en va de même des techniques psychologiques. J'ai ainsi étudié la propagande, la publicité, qui sont des techniques<sup>35</sup>. »

Ellul distingue l'*opération* technique du *phénomène* technique, qu'il définit comme « la préoccupation de l'immense majorité des hommes de notre temps, de rechercher en toute chose la méthode absolument la plus efficace<sup>36</sup> ». C'est pourquoi il insiste pour utiliser le terme « technique » à la fois plus englobant et plus précis que celui de « technologie ».

« Lorsque j'emploie le mot "technique", je n'entends pas exactement la même chose que dans "technologie". Je sais qu'habituellement on confond les deux choses. Étymologiquement, technologie veut dire le discours sur la technique. Quand je parle de technique, je parle du phénomène technique, de la réalité de la technique. Quand je considère une automobile, le moteur de l'automobile, c'est de la technique, ce n'est pas de la technologie. L'étude du moteur, et le discours sur le moteur, c'est la technologie. Mais le phénomène lui-même doit être appelé technique<sup>37</sup>. »

#### *L'ambivalence de la technique*

La technique n'est ni bonne ni mauvaise, et surtout elle n'est jamais neutre. « Ce que nous prenons pour la neutralité de la technique n'est que notre neutralité vis-à-vis d'elle », affirme Charbonneau. Contrairement à ce que dit la propagande, elle ne dépend pas des usages qu'on en fait mais elle modifie profondément le milieu dans lequel elle se déploie et modèle les hommes qui l'utilisent. Les solutions techniques aux problèmes techniques entretiennent le mal qu'elles prétendent soigner.

*Jacques Ellul*: « Il y a l'ambivalence de la technique : chaque technique qui apparaît apporte avec elle des effets positifs et des effets négatifs, mêlés les uns aux autres. C'est une vue tout à fait simpliste de penser que l'on peut les séparer, éliminer les effets négatifs et retenir les effets positifs. À chaque progrès technique, il y a accroissement d'effets positifs et accroissement d'effets négatifs dont nous ne savons généralement rien. Ce que nous pouvons prévoir avec certitude, si la croissance technique continue, c'est un accroissement du chaos<sup>38</sup>. »

#### *La technique aliène l'homme*

Enivré par sa passion technique, l'homme moderne est sans doute plus puissant que ses ancêtres, mais certainement pas plus libre. La technique renforce l'État : une société technique est

nécessairement une société de surveillance et de contrôle. Et du contrôle à la contrainte, il n'y a qu'une étape, que nous sommes en train de franchir.

*Jacques Ellul*: « La technique conduit à deux conséquences : la suppression du sujet et la suppression du sens.

» *Suppression du sujet.*

» La technique a un pouvoir d'objectivation. Le sujet ne peut pas se livrer à des fantaisies purement subjectives : dans la mesure où il est entré dans un cadre technique, le sujet doit agir comme la technique l'impose. Cette suppression du sujet par la technique est acceptée par un certain nombre d'intellectuels, Michel Foucault par exemple, qui estiment que l'on peut très bien abandonner le sujet.

» *Suppression du sens.*

» Les finalités de l'existence semblent progressivement effacées par la prédominance des moyens. La technique, c'est le développement extrême des moyens. Tout, dans le développement technique, est moyen et uniquement moyen, et les finalités ont pratiquement disparu. La technique ne se développe pas en vue d'atteindre quelque chose, mais parce que le monde des moyens s'est développé. En même temps, il y a suppression du sens, du sens de l'existence dans la mesure où la technique a développé considérablement la puissance. La puissance est toujours destructrice de valeur et de sens. Là où la puissance augmente indéfiniment, il y a de moins en moins de significations.

» Au total, la suppression du sujet et la suppression du sens sont des conséquences importantes de la technique et contribuent au malaise et au malheur de l'humanité<sup>39</sup>. »

### *La technique comme milieu et comme système*

La technique ne se contente pas d'être le facteur principal ou déterminant, elle est devenue système. Un univers qui se constitue lui-même en système symbolique.

*Jacques Ellul*: « La technique est donc devenue un milieu, mais elle est aussi devenue un système : un ensemble d'éléments intégrés les uns aux autres, situés les uns par rapport aux autres et réagissant les uns sur les autres. »

« Personne n'a pris le commandement du système technique pour arriver à un ordre social et humain correspondant. Les choses se

sont faites par la force des choses, parce que la prolifération des techniques médiatisée par les médias, par la communication, par l'universalisation des images, par le discours humain (changé) a fini par déborder tous les obstacles antérieurs, par les intégrer progressivement dans le processus lui-même, par encercler les points de résistance qui ont pour tendance de fondre, et cela sans qu'il y ait de réaction hostile ou de refus de la part de l'humain, parce que tout ce qui lui est dorénavant proposé, d'une part, dépasse infiniment toutes ses capacités de résistance (dans la mesure où il ne comprend pas, le plus souvent, de quoi il s'agit), d'autre part est dorénavant muni d'une telle force de conviction et d'évidence que l'on ne voit vraiment pas au nom de quoi on s'opposerait. S'opposer, d'ailleurs, à quoi? On ne sait plus, car le discours de captation, l'encercllement, ne contient aucune allusion à la moindre adaptation nécessaire de l'homme aux techniques nouvelles. Tout se passe comme si celles-ci étaient de l'ordre du spectacle, offert gratuitement à une foule heureuse et sans problème<sup>40</sup>. »

#### *L'autonomie de la technique*

Ellul a voulu montrer comment la technique se développe selon sa propre logique, en dehors de tout contrôle humain. Comment, dans son rêve prométhéen, l'homme moderne, en voulant domestiquer la nature, n'a fait que créer un environnement artificiel plus contraignant encore. Il pense se servir de la technique alors que c'est lui qui la sert. Les moyens sont érigés en fins et la nécessité en vertu.

*Jacques Ellul*: « La technique augmente d'elle-même pour ses propres motifs, avec ses propres causalités. L'homme qui intervient dans le système technique, intervient en tant qu'instrument de la technique et non pas en tant que son maître. La technique a un pouvoir d'accroissement intrinsèque<sup>41</sup>. »

La technique est par conséquent *causa sui*, sa propre cause, ce qui fait d'elle un transcendant, un nouveau sacré qui a arraché cette place à la nature en la détruisant et en couchant chaque année sur l'autel du sacrifice des millions d'êtres humains. « Ce n'est pas la technique qui nous asservit mais le sacré transféré à la technique<sup>42</sup>. » Le phénomène technique tient à la fois de l'idolâtrie et du messianisme.



Selon la loi de Gabor, tout ce qui peut être fait sera fait. « Il est faux que ce soit l'intérêt grossièrement pécuniaire, le goût du profit qui amène le vilain capitaliste à utiliser la technique. Ce n'est pas la recherche du profit qui est déterminante mais le jeu de la techno-structure<sup>43</sup>. » Autonome par rapport à la morale et à la politique, la technique l'est tout autant vis-à-vis de l'économie.

*Jacques Ellul*: « Ce n'est pas la loi économique qui s'impose au phénomène technique, c'est la loi du technique qui ordonne, sur-ordonne, oriente et modifie l'économie. Celle-ci est un agent nécessaire. Elle n'est ni le facteur déterminant, ni le principe d'orientation. La technique obéit à sa propre détermination, elle se réalise elle-même<sup>44</sup>. »

*Jacques Ellul*: « Dire que la technique ne fonctionne qu'au travers d'une classe, c'est ne pas voir que précisément chacun participe à tous les niveaux au système technique. La technique devient un processus sans sujet. Tous les hommes de notre temps sont tellement passionnés par la technique, tellement assurés de sa supériorité, tellement enfoncés dans le milieu technique, qu'ils y travaillent tous, que dans n'importe quel métier chacun recherche le perfectionnement technique à apporter, si bien que la technique progresse en réalité par suite de cet effort commun<sup>45</sup>. »

« Le sujet de la liberté et celui de la soumission sont intervertis ; les choses sont libres, c'est l'homme qui ne l'est pas<sup>46</sup> » écrivait Günther Anders, auquel faisait écho Ellul : « Il n'y a pas d'autonomie de l'homme possible face à l'autonomie de la technique. » Cette idée d'autonomie de la technique, qui semble évacuer la question de la responsabilité et celle de la résistance, continue d'être discutée et demande à être critiquée. Il y a souvent confusion entre la logique intrinsèque, latente et potentielle, de la technique et sa mise en œuvre par des hommes, ingénieurs et capitalistes, appartenant à cette technocratie qui concentre à la fois le savoir, l'avoir et le pouvoir. Ces technocrates ont combattu avec tous leurs moyens pour le développement du système technocapitaliste, alors que d'autres hommes – artisans, paysans, ouvriers, luddites, romantiques, écologistes etc. –, ont résisté de toutes leurs forces et ont perdu<sup>47</sup>.

On ne devrait pas opposer le jeu des structures à l'initiative des hommes et des groupes sociaux, puisque les deux facteurs se combinent et interagissent. La logique virtuelle des « choses » représente bien le côté automate du système technicien et du capitalisme technologique, mais cet automatisme reste sans effet tant qu'il n'est pas activé et actualisé par des hommes. De même qu'un logiciel ou un programme informatique ne peut rien tant que des informaticiens ne le créent pas, ne l'implémentent pas, ne l'installent pas sur une machine. Il faut en amont un décideur et un financier, et en aval des usagers et des consommateurs qui actualisent le potentiel logique de « la force des choses », et qui le font contre la volonté d'autres hommes, qui de leur côté combattent pour d'autres « logiques des choses », radicalement opposées.

L'autonomie de la technique est donc relative. Ellul ne cessait de répéter qu'il n'y a pas de fatalité technique (sa vie, son œuvre et ses engagements le prouvent), que sans la participation et le consentement des hommes la technique n'est rien, son pouvoir s'effondre : c'est notre démission qui rend possible cette autonomisation. Où l'on retrouve La Boétie...

\*

Jean-Luc Porquet a judicieusement titré son essai « Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu<sup>48</sup> ». À la lecture des livres de l'auteur du *Bluff technologique*, on ne peut qu'être en effet stupéfait de sa prescience, celle par exemple, dès 1972, du *big data* et des banques de données, quand l'informatique en était encore aux cartes perforées :

« Alors que des millions d'hommes s'excitent sur le problème de la propriété privée, personne ne réagit en face de l'utilisation de l'ordinateur pour le contrôle de la vie privée et la concentration des renseignements sociaux dans des banques de faits. Aucun parti politique ni groupe de pression n'agit et l'opinion publique reste indifférente : c'est trop abstrait<sup>49</sup>. »

Il en va de même pour Bernard Charbonneau, qui en 1935, aux premiers balbutiements de la publicité, en avait saisi toute la nature :

« La publicité est une de ces maîtresses invisibles de nos journées. Elle a été servie par l'invention de moyens d'évidence qui peuvent rendre le mensonge plus réel que la réalité. Le développement de la publicité et de son efficacité est étroitement lié aux progrès de la TSF, du cinéma, de la grande presse. Il est encore lié à l'accroissement considérable de puissance que le progrès technique et le jeu de l'argent peuvent mettre entre les mains des incapables là où autrefois la dure sélection d'une nature indomptée opérait un tri grossièrement normal. Celui qui couperait le nerf publicitaire transformerait cent fois plus profondément notre civilisation que par n'importe quelle aventure politique<sup>50</sup>. »

Mais avoir raison avant tout le monde est un privilège qui se paie par la solitude et la vindicte des imbéciles. Aujourd'hui, alors que la plupart de leurs prévisions se sont réalisées, que peuvent encore nous apporter Ellul et Charbonneau ? Comment ont-ils appliqué leur pensée ? Quels sont leur héritage et leurs héritiers ?

## Notes

1. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.
2. Jacques Ellul, *Trahison de l'Occident*, rééd. PRNG, 2014.
3. Bernard Charbonneau, Patrick Troude-Chastenot, « Bernard Charbonneau : génie méconnu ou faux prophète ? », article cité (GM).
4. Jacques Ellul, *Anarchie et christianisme*, Atelier de création libertaire, 1988.

5. Bernard Charbonneau, « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », in *Nous sommes révolutionnaires malgré nous*, ouvrage cité (GM).
6. Bernard Charbonneau, *L'État*, Economica.
7. Jacques Ellul, *L'Homme à lui-même*, correspondance avec Didier Nordon (1992).
8. Jacques Ellul, *La Subversion du christianisme* (1984), Le Seuil.
9. Bernard Charbonneau, *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire*, Denoël, 1963.
10. Lettre à Michel Rodès, 1991 (GM).
11. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *À contre-courant, entretiens*, ouvrage cité.
12. Bernard Charbonneau, *L'État*, ouvrage cité.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. Jacques Ellul, *Les Nouveaux Possédés* (1973), éd. Fayard, 2003.
16. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.
17. Bernard Charbonneau, Patrick Troude-Chastenet, « Bernard Charbonneau : génie méconnu ou faux prophète ? », article cité (GM).
18. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1848).
19. Bernard Charbonneau, *Je fus. Essai sur la liberté*, ouvrage cité.
20. *Ibid.*
21. Jacques Ellul, *Changer de révolution, l'inéluctable prolétariat* (1982), La Table ronde.
22. Jacques Ellul, *La Subversion du christianisme*, ouvrage cité.
23. Bernard Charbonneau, Patrick Troude-Chastenet, « Bernard Charbonneau : génie méconnu ou faux prophète ? », article cité (GM).
24. Bernard Charbonneau, *Je fus*, ouvrage cité.
25. Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, Gallimard, Paris, 1969. Rééd. Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2002.
26. Jacques Ellul, *Ce que je crois*, Grasset, 1987.
27. Bernard Charbonneau, « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », in *Nous sommes révolutionnaires malgré nous*, ouvrage cité (GM).
28. Jacques Ellul, *Propagandes*, Economica, 1990.
29. *Ibid.*
30. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *À contre-courant, entretiens*, ouvrage cité.
31. Jacques Ellul, *Changer de révolution*, ouvrage cité.
32. Jacques Ellul et Bernard Charbonneau, « Le personnalisme, révolution immédiate », *Journal du groupe de Bordeaux des amis d'Esprit*, 1934; réédition in *Cahiers Jacques Ellul* n° 1, 2004.

33. Bernard Charbonneau, *L'État*, ouvrage cité.
34. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.
35. Jacques Ellul, Willem H. Vanderburg, *Ellul par lui-même, entretiens*, ouvrage cité.
36. Jacques Ellul, *La Technique, ou l'enjeu du siècle*, Armand Colin, 1954.
37. *Ibid.*
38. Jacques Ellul, Willem H. Vanderburg, *Ellul par lui-même, entretiens*, ouvrage cité.
39. *Ibid.*
40. Jacques Ellul, *Le Bluff technologique*, ouvrage cité.
41. Jacques Ellul, Willem H. Vanderburg, *Ellul par lui-même, entretiens*, ouvrage cité.
42. Jacques Ellul, *Les Nouveaux Possédés*, ouvrage cité.
43. Jacques Ellul, *Le Système technicien*, Calmann-Lévy, 1977.
44. *Ibid.*
45. Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Armand Colin, 1954.
46. Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme* (1956), Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2002.
47. Voir par exemple le livre de François Jarrige *Technocritiques* (La Découverte) et l'ouvrage collectif *Les Luddites en France* (L'Échappée) qui retracent tous deux l'histoire de ces résistances populaires, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle.
48. Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu*, Le Cherche Midi, 2003.
49. Jacques Ellul, *De la révolution aux révoltes* (1972), La Table ronde, 2011.
50. Bernard Charbonneau, « La publicité », *Esprit* n° 31, mai 1935 (GM).

## AGIR LOCALEMENT

### Exister, c'est résister

Trois commandements pourraient résumer l'enseignement d'Ellul et de Charbonneau: *incarner sa pensée* (partir de ce qu'on est, de ce qu'on ressent, et mettre ses actes en accord avec ses idées), *enraciner sa révolte* (agir là où l'on est, et non comme relais servile d'un quelconque parti mondial – « Il faut que l'homme soit à un moment, dans un pays, chez lui. Il n'est jamais citoyen du monde, ceci est un mensonge », écrivaient-ils en 1935) et *refuser d'employer les armes du pouvoir*, « non seulement pour la non-violence mais pour la non-puissance », insistait Ellul.

Tous les deux prêchent d'exemple, en consacrant une bonne partie de leur temps à l'action sur le terrain. Jacques Ellul s'engage dans la prévention de la délinquance des jeunes en fondant Action Jeunesse Pessac en 1962, avec l'éducateur Yves Charrier et le juge pour enfants Pierre Martaguet. Certains soirs en semaine et tous les dimanches, il va à la rencontre de ceux qu'on appelle les « blousons noirs » avec cet état d'esprit: « Mettez-vous à la place de ces jeunes et essayez de comprendre. »

*Jacques Ellul*: « Ils ont eu un accompagnement humain, une amitié désintéressée sur laquelle ils savaient pouvoir compter. C'est cela qui est fondamental. Le changement qualitatif ne peut se faire qu'en retrouvant une relation humaine vraie, sans arrière-pensée, sans moralisation, en acceptant l'autre sans jugement. Cette amitié est l'attaque la plus radicale qui puisse être portée soit à une société technicienne vouée à l'efficacité, soit à une société communiste fondée sur le conformisme et la délation. Et c'est en cela que la véritable prévention est radicale! »

Outre un local mis à leur disposition et une équipe d'éducateurs, des activités liées à la nature leur sont proposées, comme le canoë ou la plongée sous-marine<sup>2</sup>.

Ellul siège également pendant plus de vingt ans au Synode national de l'Église réformée de France, dans l'espoir de la « transformer pour en faire un mouvement actif à l'intérieur de la société », avant de reconnaître son échec en 1968.

Depuis 1957 et la fin des camps de réflexion, les relations entre Bernard Charbonneau et Jacques Ellul se sont distendues. En 1973, Charbonneau, désormais à la retraite, entraîne à nouveau son ami dans l'action en fondant le Comité de défense de la côte aquitaine (CDCA) qui va mener en France une des premières luttes écologistes majeures. L'objectif du comité est d'aider les populations locales à s'opposer aux projets de la Mission interministérielle pour l'aménagement de la côte aquitaine (Miaca). « Charbonneau a été à l'origine de notre premier combat écologique. C'est lui qui a tout décelé le premier. Je l'ai secondé aussitôt et nous l'avons mené ensemble. » Il s'agit pour l'État, sur le modèle de ce qui a été réalisé en Languedoc-Roussillon, de La Grande-Motte à Port-Barcarès, d'« aménager et de développer » le littoral pour exploiter « le plus grand gisement touristique d'Europe » en captant les flux des touristes vers l'Espagne, avec la prétention de contribuer ainsi à « une amélioration du paysage » ! Le mot d'ordre de la Miaca est de « socialiser la nature ». Comme répond Charbonneau, « si l'on socialise la nature en régime capitaliste, c'est pour la mettre sur le marché ».

*Jacques Ellul*: « Des comités locaux se sont donc créés un peu partout, au Verdon, à Hourtin, à Arcachon, dans le Pays basque, à Lacanau, à Soulac. L'Aquitaine a un capital : la mer, les forêts, les lacs. Le capital est inexploité. Il faut le faire produire. C'est-à-dire monter une opération de tourisme énorme. Le tourisme enrichira le pays et sera son activité économique. C'est donc d'abord cette notion de mise en exploitation d'un pays qui nous a dressés. Mais bien sûr, la Miaca couvrait ceci d'un discours rassurant : elle devait agir pour protéger la nature ! Sans voir que ces deux orientations sont contradictoires : comment prétendre protéger la nature quand on amène 10 000 à 20 000 touristes en plus, avec les ports, les marinas, les routes, les magasins inévitables<sup>3</sup>... »

Le projet de la Miaca est aussi faramineux qu'insensé : un monorail de 90 kilomètres de long traversera la forêt landaise. Un parc hôtelier de 320 000 lits sera proposé aux estivants. Un canal transaquitain destiné à la navigation de plaisance reliera tous les lacs et étangs qui se succèdent de Hourtin à Biarritz en passant par le bassin d'Arcachon, entraînant le creusement de lacs marins artificiels et le percement de dunes de 40 mètres de hauteur...

Dans la précipitation, il n'avait pas été prévu d'écluse, et comme les lacs ne sont pas au même niveau, « les eaux polluées de l'étang de Biscarrosse refluent dans les eaux pures du lac de Sanguinet, qui alimentent les habitants du Bassin. Il fallut reboucher en catastrophe ce canal inauguré à grand renfort de publicité par Chaban-Delmas ».

Sous la pression populaire, les projets de ports de plaisance démesurés et de monstrueuses marinas sont abandonnés. Ellul et Charbonneau s'opposent également à la création d'un « second Fos-sur-Mer » à la pointe de Grave et par la suite, avec moins de succès, participent au combat contre l'implantation de la centrale nucléaire du Blayais, sur l'estuaire de la Gironde. Après le charbon et le pétrole, c'est l'uranium qui désormais assure des besoins en électricité devenus exponentiels.

En 1976, ils retrouvent leur ami des années personalistes Denis de Rougemont, avec lequel – et d'autres moins recommandables – ils fondent l'association écologiste européenne Ecoropa, pour l'édification d'une « éco-société qui soit en équilibre avec la nature et en harmonie avec elle-même ». Ils sont également partie prenante de la Société pour l'étude, la protection et l'aménagement de la nature dans le Sud-Ouest (Sepanso), association affiliée à France Nature Environnement, qui tente ici où là de limiter les dégâts et qui gère aujourd'hui en Aquitaine quatre réserves naturelles, ces « espaces reliques administrativement surgelés » comme l'écrivait Bernard Charbonneau :

« L'intégrité de la nature est parfaitement intégrable dans le système industriel au titre de gestionnaire des réserves naturelles ou des parcs nationaux (le Luna Park régional n'étant guère qu'un bâtarde d'espace vert et de foire-exposition) qui servent d'alibi aux réserves industrielles, immobilières, foncières ou touristiques, dans la proportion d'une alouette pour un cheval. Dans ces quelques espaces reliques administrativement surgelés, le naturaliste peut satisfaire sa passion d'une nature intacte comme l'ethnologue celle



des sociétés tribales dans d'autres réserves-musées. Mais entre la nature provisoirement réservée – en attendant la création de la prochaine station de ski ou camp militaire mieux vu des naturalistes parce qu'interdit au public – et la culture du béton dans l'asphalte, ce dont le Français sera privé c'est de la campagne où l'agriculteur habite et préserve la terre pour tous. N'étant ni bête ni ange, ni ours ni écologiste chargé de l'étudier et logé à ce titre dans le parc national, je ne peux que refuser une société qui m'interdit d'habiter ma patrie : la terre<sup>4</sup>. »

Quelques années plus tard, Charbonneau mettra sur le même plan l'agriculture bio et les parcs nationaux, les deux ayant finalement pour fonction d'autoriser le saccage industriel :

« Demandant plus de travail pour des rendements ordinairement plus faibles, l'agriculture bio est obligée de vendre ses produits nettement plus cher que les autres. Elle s'enferme ainsi dans un ghetto qui écoule sa marchandise dans la bourgeoisie. Cette production marginale ne concurrence donc en rien celle de l'agrochimie qui est prête à l'intégrer dans son système en lui accordant un label de "produit naturel" décerné par le service dit "des fraudes" parce qu'il sert les fraudeurs industriels du faux poulet ou du faux pain. Et un beau jour, déjà proche, les trusts de la bouffe lourde compléteront la gamme de leur production en réservant un banc à l'agriculture biologique dans leurs supermarchés. Celle-ci jouera ainsi dans l'alimentation le même rôle que le parc national dans le tourisme : la réserve alimentaire justifiera l'abandon de tout le reste à l'industrie. Comme c'est déjà le cas pour certains produits, notamment le vin, elle contribuera à faire éclater le marché entre le secteur de la qualité d'appellation contrôlée pour les riches et de la quantité non contrôlée – sinon pour l'hygiène – pour les pauvres. Ce qui signifie la distinction radicale de la société en classes, la fin de la fête populaire quotidienne, réduite à la pilule de survie<sup>5</sup>. »

Action Jeunesse existe toujours, Ecoropa et la Sepanso aussi, et le bétonnage de la côte aquitaine a repris. Dans les Pyrénées s'est développé le tourisme des sports d'hiver, cette « sorte de vacances de tourisme parfaitement détestable ». Sans parler de tant d'autres projets auxquels ils se sont opposés en leur temps : « Stations de ski, projets d'Ahusky, routes de montagne, gravières, carrière du pic de

Rébénacq, projet de marinas cossues sur le gave d'Ossau au Bager, déforestation, élevages industriels, usine d'incinération et sa dioxine, mitage suburbain, délire publicitaire, enrésinement, projet de centrale nucléaire à Peyrehorade etc<sup>6</sup>. »

*Jacques Ellul*: « Nous contestons de toute façon les infrastructures lourdes ; nous voudrions des installations de tourisme extrêmement légères. Les campings par exemple ne sont pas totalement destructeurs : les campeurs partis, la nature reparaît. Et nous sommes tout à fait intransigeants à propos des routes, car aucun élément ne détruit davantage le milieu naturel. Si les gens ont envie de connaître la nature, qu'ils fassent un petit effort. Hostiles aux remonte-pentes... celui qui veut faire du ski, qu'il apprenne à monter, à faire un peu de montagne. Cela lui fera beaucoup de bien et celui qui veut connaître la forêt, qu'il la traverse en marchant plutôt qu'en prenant sa voiture<sup>7</sup>. »

C'est grâce à ces actions de terrain contre « une entreprise de développement que l'on peut qualifier de *coloniale*<sup>8</sup> » que la prise de conscience individuelle a trouvé tout son sens en débouchant sur des actions de type collectif, ponctuelles, locales, « en marge des courants politiques, mais attaquant le problème de notre société à un degré de profondeur plus décisif que ce que l'on fait habituellement ».

*Jacques Ellul*: « Finalement, j'en suis arrivé à la formule "Penser globalement, agir localement". Ce qui représente exactement l'inverse de la démarche spontanée actuelle. Penser globalement, c'est refuser la pensée analytique, pointilliste, spécialisée. Il ne sert à rien pour comprendre la société moderne de prendre des phénomènes cas par cas, par exemple étudier l'automobile, ou bien la télévision, ou bien la télématique, etc. Car chacun de ces phénomènes n'a son sens, son poids, son effet, que s'il est placé dans l'ensemble des faits de civilisation, s'il est mis en relation avec tous les autres. Si on sépare, isole un fait, on n'y comprend strictement rien.

» Si l'on veut agir vraiment il faut le faire à partir de la base, à l'échelle humaine, localement, et par une série de petites actions réduites en dimension, mais effectuées en tenant compte de tout le donné humain, ce qui ne peut s'effectuer qu'à une échelle réduite<sup>9</sup>. »

Dans la Gascogne de Charbonneau et d'Ellul, une lutte victorieuse inspirée par leurs analyses et leurs méthodes a été menée au

Verdon-sur-Mer, dans le Médoc, de 2006 à 2009, contre le projet d'installation d'un terminal méthanier. Aux portes de Bordeaux, une tentative d'occupation du chantier d'un « golf immobilier » – 170 hectares de bocage en bordure de Garonne détruits par l'industrie des loisirs et de l'immobilier d'affaires – a fait long feu durant l'été 2016 faute de combattants et d'unité dans la lutte. Mais l'opposition a pris d'autres formes et continue, outre la guérilla juridique, à organiser des opérations de résistance et d'information sur le terrain<sup>10</sup>. Ensuite, ce sera la ligne de TGV Bordeaux-Toulouse qui devrait être mise en chantier, malgré l'avis négatif de la commission d'enquête publique. Mais la contestation pourrait, là, mobiliser davantage et avec plus de détermination.

Quant à Bordeaux, il est bien tard pour tenter de sauver la ville que nous avons aimée. En 1990, quelques années avant de mourir, Bernard Charbonneau décrivait ce qu'elle était devenue, livrée aux automobiles.

« Aujourd'hui, le port de la Lune est englouti. Il n'a pas sombré lentement dans le temps comme le fait toute cité, il n'a pas insensiblement changé plus lentement qu'une vie d'homme. Tel Ys, il a coulé à pic, laissant les survivants se débattre en un déluge de bagnoles. Les sens uniques – et non les rues – ne sont que des stands de tir balayés par des projectiles. Pas question de se risquer sur la chaussée, au feu l'ordinateur dicte l'instant de passer. Plus d'êtres vivants, de la tôle, des moteurs, des pneus. La nuit n'est qu'un désert où sifflent les météores. Même sur les trottoirs, les autos occupent la ville, perdue dans la brume de leurs fumées corrosives et puantes. Elle n'est plus qu'un hall d'usine qu'on traverse muet ou captif d'une cellule vibrante. Le dimanche on la fuit vers Arcachon ou Gourette où la ville, implacable, vous attend. Et à Bordeaux soudain le vide succède au plein. Mais sans arrêt le changement change, la municipalité a créé trois rues où les piétons piétonnent. Elle entreprend de rénover la vieille ville où le blanc succède au noir des murs, en attendant que la bagnole les patine.

» Où suis-je, quel bombardement a rasé Mériadeck, remplacé par ces containers tombés de la lune ? De l'asphalte et du parking, du béton tiré à la règle, ou moulé ou coloré pour faire gai. Des tours, des autos, des feux ; encore des feux, des autos, des tours. Rien

d'autre. Il est trop tard, personne sur le trottoir à qui demander où je suis. À midi autant fuir la terrasse du Régent où l'on ne s'entend plus. Qui songerait à flâner dans ces voies béantes où plongent des engins ? Plus question de retrouver le fleuve et ses navires sur les quais, le Port autonome l'a enfermé dans des grilles, devant lesquelles ronfle un autodrome à quatre voies.

» Comment sortir, sinon en se bloquant dans sa machine ? Chaque année l'agglomération, semble-t-il illimitée, s'étend plus loin, poussant ceux qui la fuient à l'étendre encore plus loin. Là où la ligne des pins soulignait l'horizon, le mur de béton barre la vue. Et l'autoroute interdit la traversée. Qu'est devenu le pré entre les chênes, la jalle blonde où se plonger ? Dans la lande éventrée un torrent gris gronde entre des rectangles inondés frangés de dépotoirs. On n'en sort plus. Mais ce monstre s'appelle toujours Bordeaux ; le langage est toujours le dernier à changer<sup>11</sup>. »

## L'illusion politique

Nous avons vu comment, à la sortie de la guerre, Ellul, tenté par l'action politique et porté par le mot d'ordre « De la Résistance à la révolution », est entré au conseil municipal de Bordeaux, pour en conclure six mois plus tard que le véritable pouvoir était aux mains des techniciens et des experts, et non des hommes politiques.

« Avec Bernard nous avons renoncé à la politique, pas à changer les choses. Nous pensons que le lecteur moyen est capable de lire beaucoup mieux que les professionnels ne le pensent. À condition d'aborder des questions complexes de façon simple. Cela constitue un test pour un intellectuel de pouvoir se faire comprendre par des non-initiés<sup>12</sup>. »

Voilà un test que ne passeraient pas nombre de nos intellectuels et théoriciens... Stratégiquement, le parti pris d'Ellul et de Charbonneau est de combattre par la non-violence, et plus exigeante encore, par la non-puissance. « Ce n'est sûrement pas une technique efficace » reconnaît Ellul, mais, comme il l'affirmera toute sa vie : « On ne peut pas créer une société juste avec des moyens injustes ; on ne peut pas créer une société libre avec des moyens d'esclaves. C'est pour moi le centre de ma pensée<sup>13</sup>. »

« Le choix de la non-puissance, et celui-là seul, nous situe dans une échelle de valeurs où la technique n'a plus rien à faire. La non-puissance n'est pas l'impuissance. L'impuissance, c'est ne pas pouvoir à cause des circonstances de fait, à cause des limitations de notre nature, à cause de notre condition... La non-puissance, c'est pouvoir et ne pas vouloir le faire. C'est choisir de ne pas faire. Choisir de ne pas exercer de domination, d'efficacité, choisir de ne pas se lancer dans la réussite.

» Il est totalement illusoire de prétendre que l'on peut mettre la puissance au service de valeurs, et qu'en augmentant la puissance les valeurs seront mieux défendues. Cela est tout à fait idéaliste et irréal. En réalité, la croissance de puissance efface les valeurs, sauf celles qui servent cette puissance<sup>14</sup>. »

En conséquence, tous les deux désapprouvent la candidature de René Dumont à l'élection présidentielle de 1974 et la création du parti Les Verts, au nom de la tradition anarchiste selon laquelle on n'a rien à gagner, et tout à perdre, en entrant dans le jeu politique traditionnel.

*Jacques Ellul*: « En ce qui me concerne, je reste fidèle à la vieille conception anarcho-syndicaliste des origines. L'écologie n'a rien à gagner à se transformer en parti politique et à se livrer au combat électoral. Le courant écologiste devrait, selon moi, se développer comme un contre-pouvoir, sans entrer dans le jeu politicien. La politique ne peut rien résoudre de nos problèmes fondamentaux. Une véritable prise de conscience de ses problèmes avec un changement de vie radical, un renoncement à des facilités et, pourquoi le cacher, un retour à une certaine frugalité. Je ne suis pas sûr que l'ensemble de l'électorat écologiste soit prêt à tous ces sacrifices. »

« Il est certain qu'en France mes travaux et ceux de Bernard Charbonneau sont à l'origine d'une pensée écologiste. Néanmoins, je trouve qu'il manque aux écologistes une analyse globale du phénomène technique et de la société technicienne. Ils ne comprennent pas que le système technicien est précisément un système et que l'on ne peut prétendre s'attaquer à un élément isolé sans tenir compte de l'ensemble. On ne peut véritablement défendre la nature sans remettre en cause les structures mêmes de notre société<sup>15</sup>. »

Et pour que les choses soient bien claires :

*Bernard Charbonneau*: « Plus la société évolue, plus l'individu vote; et plus l'on vote, plus ce geste se dévalue. Alors pourquoi le vote? – Pour le vote. C'est un rite d'exorcisme qui refait d'un monde – d'une société, d'un État – l'œuvre de la liberté des individus. Mais du coup celle-ci devient la chose de la société, de l'État. Je m'y intègre; je ne me suis pas contenté de le subir, je l'ai choisi. La fête électorale est un rite de participation comme la messe: c'est pourquoi qui refuse cette société cuirassée en État a pour devoir civique de s'abstenir. Sinon de son esclave, je deviens son complice<sup>16</sup>... »

*Jacques Ellul*: « Je n'ai jamais voté de ma vie. Voter, c'est déjà participer à l'organisation de la fausse démocratie mise en place par le pouvoir et la bourgeoisie. S'organiser en partis, c'est adopter une structure nécessairement hiérarchique, et c'est vouloir participer au pouvoir. C'est pourquoi, dans un mouvement qui peut être très proche de l'anarchie, les écologistes, je me suis toujours opposé à la participation politique. Il faut radicalement refuser de participer au jeu politique, qui ne peut rien changer d'important dans notre société. Je crois que l'anarchie implique d'abord l'"objection de conscience". Objection de conscience qui ne peut pas se limiter au service militaire mais doit s'étendre à toutes les contraintes et obligations imposées par notre société: objection à l'impôt aussi bien qu'à la vaccination ou qu'à l'école obligatoire, etc.<sup>17</sup> »

Ce refus du simulacre démocratique est au cœur de leur pensée et de leur action. Tout politicien se réclamant d'Ellul ou de Charbonneau est par conséquent un usurpateur.

On en connaît quelques-uns dans le Sud-Ouest, à commencer par Noël Mamère, qui se prétend « héritier de la pensée de Jacques Ellul, qu'il a pour enseignant durant ses études de droit, et de Bernard Charbonneau », comme on peut le lire sur son site officiel. Il fut en effet un des étudiants d'Ellul en fac de droit, avant de faire de la télé et de se faire élire député – pas dégoûté – sur la liste de Bernard Tapie. Maire de Bègles, il s'oppose vigoureusement au cumul des mandats, sauf quand cela le concerne directement (« Quand j'ai fait cette déclaration, je n'ai pas dit que c'était irrévocable... », se justifie-t-il lamentablement).

Incapable de porter la question sociale, il parade sur les questions sociétales: il célèbre en 2004 un mariage homosexuel bidon lors d'une cérémonie pitoyable... Puis se dit favorable à la gestation pour

autrui et à la procréation médicale assistée et vote contre l'interdiction du port de la burka. Dans sa ville de Bègles, ancien bastion communiste qu'il transforme petit à petit en Boboland, cet élu des Verts laisse bétonner 200 hectares de zones humides pour la construction d'un immense centre commercial, Rives-d'Arcins, certifié écolo bien sûr, comme le « golf immobilier » de Villenave-d'Ornon qui devrait le jouxter... Il ne bronche pas davantage quand Enedis remplace d'autorité dans sa commune les vieux compteurs électriques par le mouchard électronique Linky, contrairement à plus de 300 maires, moins médiatiques que lui mais qui, eux, ont le courage de s'y opposer. Ellul l'avait pourtant prévenu : « Tu veux faire de la politique, mais c'est la politique qui te fera. »

L'« ellulien de référence » Patrick Chastenet se gausse de Mamère : « Qu'il se revendique d'Ellul, c'est à mourir de rire ! C'est quelqu'un dont le parcours politique est la négation complète de l'analyse du politique selon Ellul, le parangon des arrangements et des combines<sup>18</sup>. »

On ne saurait mieux dire, si cet universitaire n'était lui-même partie prenante, avec son Association internationale Jacques-Ellul qu'il dirige en autocrate, d'une entreprise de trahison de l'enseignement de son maître par une « artiste » contemporaine anglaise qui prétend rendre hommage à l'œuvre d'Ellul en disposant ses ouvrages dans un « puits » somptuaire et versaillais en l'honneur de la technique (sans laquelle ces livres seraient inondés à la prochaine crue !) sur les berges de la Garonne. Suzanne Treister a creusé son filon dans cet art institutionnel pseudo-rebelle qui « fait profession d'être une révolte contre notre culture hypermécanisée, hyperenrégimentée, mais qui justifie en même temps les produits du système de puissance. Il acclimate l'homme à vivre dans ces villes, dans ce milieu, il le convainc que ce monde d'absurdités, de violence, d'anonymat est le seul monde possible » écrivait Ellul, qui ajoutait : « Comment se fait-il que la société technicienne décore les révolutionnaires, les couvre d'or et de lauriers, ou bien l'attaque se ferait-elle dans le vide, ne serait-elle qu'une apparence, un faux-semblant ? Et la société paiera d'autant plus pour que l'on évite ce qui la mettrait vraiment en danger. Mais cela ne trouble pas nos artistes : ils ont tout, la bonne conscience révolutionnaire et la réussite sociale<sup>19</sup>. » Des Bordelais

ont dénoncé cette récupération en 2016 dans un tract intitulé « Du bluff technologique à l'esbroufe artistique<sup>20</sup> ». Autre hommage dérisoire à l'auteur de *Propagandes* : la municipalité de Bordeaux a baptisé un tronçon de 151 mètres de long situé près de l'église Sainte-Croix « rue Jacques-Ellul ». Il n'y a qu'un numéro dans cette pseudo-rue : celui de l'institut de journalisme, l'école de la propagande !

## Un futur sans passé

Rémi Fraisse est mort il y a deux ans à Sivens en s'opposant à un projet de barrage. Une évacuation militaire de Notre-Dame-des-Landes pourrait bien faire d'autres victimes. Partout dans le monde, chaque jour ou presque, des défenseurs de la nature sont assassinés<sup>21</sup>. Les luttes écologistes sont appelées à se durcir, la mégamachine devant turbiner de plus en plus vite pour compenser des gains de plus en plus faibles et en conséquence accélérer le pillage et le saccage de la nature en même temps que l'exploitation du travail humain – ou ce qu'en laissent les robots. Aujourd'hui, les héritiers de Charbonneau et d'Ellul sont à chercher hors des milieux politiques impuissants ou corrompus et des inoffensifs cénacles universitaires : on les trouvera dans les courants anti-industriels, décroissants radicaux ou luddites. Dans le mouvement des ZAD également, quand ils ne sont pas noyés dans ces nouvelles figures de la postmodernité, insurrectionnalistes ou déconstructeurs en tout genre (*french theory* et *gender studies*) qui se flattent de « chier sur toutes les normes », d'organiser la non-mixité ou de promouvoir l'« antispécisme ». Une de nos principales tâches, disait Jacques Ellul, consiste à « désintégrer l'idéologie pseudo-révolutionnaire qui empêche le véritable dévoilement des problèmes ». Et donc également à dénoncer les marchands d'utopie :

« Si l'on parle de l'utopie à partir de toutes les créations historiques d'utopies, depuis Platon jusqu'à Fourier et autres par exemple, on n'y trouve strictement qu'une dictature absolutiste, scientifique, rationnelle, technicienne, la négation totale de l'individu et sa fusion dans l'ensemble social, la fermeture à tout ce qui est extérieur etc.

» Toutes les utopies ont été le triomphe de la technicité. Ce que l'on propose, inconsciemment, c'est un monde radicalement technicisé, d'où seulement les inconvénients visibles, éclatants, de la



technique seront éliminés, c'est le triomphe absolu du rationalisme technicien sous le couvert d'un rêve – c'est le travail le plus parfaitement anti-révolutionnaire sous le couvert d'une imagination révolutionnaire<sup>22</sup>. »

Qu'auraient pensé Charbonneau et Ellul du Bordeaux actuel ? L'auraient-ils seulement reconnu ? Dans les vingt années qui ont suivi leur mort, la ville a connu une nouvelle métamorphose sous la magistrature du technocrate Juppé. Ravalée, éclairée, mise en valeur, classée au patrimoine mondial de l'Unesco, la capitale de l'Aquitaine est désormais livrée aux tour-opérateurs et se laisse consommer en tant qu'objet patrimonial. Le port a bien retrouvé un peu d'activité : celle des paquebots de luxe qui s'amarrent devant la place des Quinconces et déversent dans les rues commerçantes des milliers de croisiéristes fortunés. La « belle endormie » s'est faite catin et vend ses charmes au touriste culturel, qu'il faut choyer, balader, plumer en douceur, de la nouvelle Cité du vin à la future Meca en passant par le Quai des marques, et divertir dans des événements festifs comme la Fête du vin ou la Fête du fleuve. Quand ce n'est pas le Bordelais lui-même qui est devenu touriste dans sa propre ville.

Bordeaux se flatte d'être désormais « la ville la plus attractive de France », qui fabrique et attire chercheurs, ingénieurs et experts, créant un milieu innovateur, comme Grenoble ou Toulouse en leur temps. convoités par un secteur industriel ASD (aéronautique, spatial et défense) devenu prépondérant, les néo-bourgeois technophiles affluent et, de Bacalan à Belcier, la gentrification des quartiers périphériques s'achève, de nouvelles constructions s'élèvent, dans le but proclamé de créer une agglomération de 1 million d'habitants, pour jouer dans la cour des grandes métropoles européennes. Le phénomène de métropolisation concentre les richesses dans les grands centres urbains aux dépens des campagnes, des petites villes et des villes moyennes où sont reléguées les classes populaires – ouvriers, employés, petits indépendants etc. –, tandis que les immigrés préfèrent s'entasser dans la proche couronne pour proposer leurs services à bas prix aux urbains aisés, bienveillants à condition que chacun reste chez soi. Dans les campagnes qui se vident, les

derniers paysans se suicident en silence. (« Et les larmes versées sur la disparition des Bororos iront de pair avec une parfaite indifférence à la liquidation des millions de paysans européens<sup>23</sup>... ») La surpopulation de la métropole met fin à cette « qualité de vie » que sont précisément venus chercher les nouveaux arrivants, franciliens pour la plupart. La rocade est saturée, tout comme la route vers le bassin d'Arcachon ou les plages les fins de semaine. On estime qu'un automobiliste de l'agglomération bordelaise passe quatre-vingt-seize heures (quatre jours entiers!) par an dans les embouteillages, et que ses habitants perdent au moins six mois d'espérance de vie à cause de la pollution urbaine. Un riverain de la ZAC Euratlantique, où arrivera en juillet 2017 le TGV qui mettra Bordeaux à deux heures de Paris, avait dénoncé ce funeste projet d'aménagement dans une « Brève réponse à l'avis d'enquête publique<sup>24</sup> ».

« Ville branchée », « ville en mutation », « ville connectée », Bordeaux, désormais labellisée « Métropole French Tech », est à la pointe de ces « villes intelligentes » (pour citoyens décérébrés?) qui participent au développement de start-up numériques travaillant sur les technologies de la santé (medtech), les technologies vertes (cleantech), les biotechnologies (biotech) ou la finance (fintech). Sur la rive droite, dans une friche militaire, l'« éco-système Darwin » s'est constitué comme « incubateur d'entrepreneuriat » en une pépinière d'entreprises de *greenwashing*, qui font leur éco-business dans l'« économie verte et créative » et le « développement durable », profitant entre autres du filon de la transition énergétique, cette imposture. Le succès de Darwin – ainsi nommé par ses concepteurs parce que pour eux l'avenir appartient à ceux qui sauront faire preuve d'« adaptation » au désastre et de « résilience » après chaque catastrophe, « able to adapt » étant leur mot d'ordre – illustre parfaitement cette suppression de l'esprit critique doublée de la création d'une bonne conscience sociale que décrivait Ellul dans *Propagandes*. Comme le constataient il y a quelques années deux autres rabat-joie : « La connaissance toujours plus précise de la détérioration des conditions de vie s'intègre sans heurts à la soumission et participe surtout de l'*adaptation* à de nouvelles formes de survie en *milieu extrême*<sup>25</sup>. »

Une fois encore, Charbonneau avait vu juste :

« Un beau jour, le pouvoir sera bien contraint de pratiquer l'écologie. Une prospective sans illusion peut mener à penser que, sauf catastrophe, le virage écologique ne sera pas le fait d'une opposition très minoritaire, dépourvue de moyens, mais de la bourgeoisie dirigeante, le jour où elle ne pourra faire autrement. Ce seront les divers responsables de la ruine de la terre qui organiseront le sauvetage du peu qui en restera, et qui après l'abondance géreront la pénurie et la survie. Car ceux-là n'ont aucun préjugé, ils ne croient pas plus au développement qu'à l'écologie ; ils ne croient qu'au pouvoir, qui est celui de faire ce qui ne peut être fait autrement<sup>26</sup>. »

Comme il avait prévu l'étape suivante, celle qui se dessine aujourd'hui :

« En dépit des apparences, l'écofascisme a l'avenir pour lui, et il pourrait être aussi bien le fait d'un régime totalitaire de gauche que de droite sous la pression de la nécessité. En effet, les gouvernements seront de plus en plus contraints d'agir pour gérer des ressources et un espace qui se raréfient. Une comptabilité exhaustive enregistrera, avec tous les coûts, les biens autrefois gratuits qu'utilise l'industrie industrielle et touristique. La mer, le paysage et le silence deviendront des produits réglementés et fabriqués, payés comme tels. Et la répartition de ces biens essentiels sera réglée selon les cas par la loi du marché ou le rationnement que tempèrera l'inévitable marché noir. La préservation du taux d'oxygène nécessaire à la vie ne pourra être assurée qu'en sacrifiant cet autre fluide vital : la liberté. Mais, comme en temps de guerre, la défense du bien commun, de la terre, vaudra le sacrifice. Déjà l'action des écologistes a commencé à tisser ce filet de règlements assortis d'amendes et de prison qui protégera la nature contre son exploitation incontrôlée. Que faire d'autre ? Ce qui nous attend, comme pendant la dernière guerre totale, c'est probablement un mélange d'organisation technocratique et de retour à l'âge de pierre<sup>27</sup>. »

Puisque personne ne l'écoutait, ses ultimes années furent silencieuses. Un de ses derniers textes s'intitule « La spirale du désespoir » :

« Non, je ne l'ai pas rêvé, je l'ai dit, même écrit ; l'œuvre de toute vie est là, abandonnée, tel un fruit tombé de l'arbre. J'ai dû parler, mais

pour cette raison, à défaut du oui j'ai obtenu ce non qu'on ne dit même pas. Je reste seul, rendu muet par ma parole, nul prochain, nul public ne reconnaît son contenu. Vais-je m'en indigner, en souffrir ? – Car je ne l'ai pas dit pour être reconnu, mais parce que c'était vrai, pour moi et autrui. Et que la seule gloire vient d'en haut, non d'en bas : des ténèbres de plomb de la matière physique ou sociale. Qu'importe le succès ou l'échec ! Le sens de mes paroles dépasse mon individu. Je ne suis pas un auteur, un "créateur" comme on dit, mais un porteur, le facteur d'une nouvelle venue d'ailleurs.

» Seul ? – Quoi d'étonnant ? puisque j'ai fait un pas de trop hors des rangs. Pourquoi m'indignerais-je parce que ma société refuse d'accepter une œuvre qui la met en cause ? On m'ignore ? – Mais je me suis écarté de la grand-route. C'est le prix payé pour les joies et le sens que la poursuite du vrai a donnés à ma vie. C'est mon devoir, ma dignité. Ma vertu, celle qui jusqu'au bout aura orienté et mené en avant ma vie<sup>28</sup>. »

Quant à Jacques Ellul, inconsolable après la mort de sa femme et atteint d'un cancer qui allait l'emporter, il trouvait encore la force de ne pas désespérer.

« Mon attitude n'est pas plus pessimiste que celle d'un docteur qui, après examen d'un patient, diagnostique un cancer. J'ai toujours essayé d'avertir, de mettre en garde. Je suis toujours persuadé que l'homme reste libre de commencer autre chose que ce qui lui semble fatal<sup>29</sup>. »

Au terme d'une vie entière consacrée à la critique du système technicien et à lutter contre la prédation et la dévastation de la nature, le constat est sans appel : malgré quelques petites victoires ici ou là, l'échec est général. « Je dirais volontiers que j'ai échoué partout et que je n'en retire aucune amertume », confiait Ellul. Et encore, lui et Bernard Charbonneau n'ont-ils pas connu la « révolution numérique » et l'univers des technologies convergentes (biotechnologies, nanotechnologies, informatique et sciences cognitives) qui est le nôtre aujourd'hui. Celui des data centers, des clouds, des nanomatériaux, des thérapies géniques, des algorithmes auto-apprenants, des puces RFID, des imprimantes 3D, des capteurs et interfaces électroniques, des ciseaux génétiques, des implants cérébraux, des neurones artificiels...

À ce milieu terrifiant l'homme connecté semble s'être parfaitement adapté : il a troqué sa liberté contre le téléphone portable, l'Internet et les écrans hypnotiques, délégué sa souveraineté aux robots intelligents. Il a reconnu son obsolescence et s'est abandonné corps et âme à la technique, aimant enfin Big Brother, cet univers totalitaire de contrôle et de contrainte. Ainsi chaque jour l'humanisme cède un peu devant le transhumanisme et bientôt l'« homme augmenté » ravalera l'homme ancien au rang de sous-espèce. On fabrique aujourd'hui déjà de nombreuses pièces – implants et prothèses – pour le cyborg de demain, cette espèce hybride, mi-organique mi-cybernétique, cet homme-machine pour un monde-machine<sup>30</sup>.

Qui peut rêver d'un tel avenir ? Les jeunes générations paraissent fascinées par ce futur, un futur sans passé puisque la transmission a été rompue, remplacée par une communication infligée jusqu'à saturation. La liberté, cette idée qui enflammait les adolescents, défiait la mort et faisait se lever les peuples est-elle devenue trop angoissante, trop exigeante pour ces esclaves modernes formatés par la propagande et dont l'ambition semble se limiter au choix de leur rôle social et des marchandises qui vont avec, de leurs préférences alimentaires ou de leurs orientations sexuelles, de leurs drogues légales ou illégales, de leur régime d'oppression politique ou religieuse ?... Assignation, sujétion, dépersonnalisation, aliénation, subordination... voilà ce que le libéralisme a fait de la liberté, cette liberté qui « n'existe pas en dehors du combat par lequel l'homme terrasse en lui-même l'être social » comme l'affirmait Charbonneau, qui vitupérait « le moi, cette outre gonflée de vent qui prétend contenir l'univers », bien avant que ne triomphe le narcissisme.

Ce qu'il faut bien appeler une mutation anthropologique nécessite des moyens colossaux, qu'apportent aujourd'hui les géants de la Silicon Valley. Mais combien de temps pourra encore durer cette fuite en avant, qui s'apparente à une course contre la montre ? Le carburant de la civilisation thermo-industrielle – les énergies fossiles – s'épuise, de même que les matières premières. La croissance est à bout de souffle, ce qui signe l'arrêt de mort d'un système économique basé sur la dette. Le réchauffement climatique, l'explosion

démographique et la disparition de la biodiversité annoncent les ruptures des systèmes alimentaires, sociaux, commerciaux et sanitaires, c'est-à-dire des déplacements de populations, des conflits armés, des épidémies et des famines<sup>31</sup>. Des seuils critiques ont été dépassés, des frontières franchies, des grands cycles irréversiblement détraqués, des écosystèmes détruits. Parvenue à ce stade de développement, la Grande Mue provoque une cascade d'effondrements, financiers, économiques, politiques, sociaux et culturels, dans cet ordre ou dans le désordre. Le chaos annoncé par Ellul et Charbonneau est bien là. La sixième extinction des espèces est en cours, et nous en faisons partie... Notre destin est donc tout tracé si nous continuons à nous montrer incapables de fonder une nouvelle alliance avec la nature, pour affirmer notre liberté et en faire une force révolutionnaire.

## Notes

1. Jacques Ellul, *Déviance et déviants*, Érès, 1992.
2. Jacques Ellul et Yves Charrier, *Jeunesse délinquante. Une expérience en province*, Mercure de France, 1971.
3. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.
4. Bernard Charbonneau, *Le Feu vert*, Karthala, 1980; réédité aux éditions Parangon en 2009.

5. Bernard Charbonneau, *Sauver nos régions*, Sang de la terre, 1991.
6. Michel Rodes, « Bernard Charbonneau : quel militantisme entre réflexions théoriques et pratiques de terrain ? » in Actes du colloque « Bernard Charbonneau : habiter la terre », Pau, 2011 (GM).
7. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.
8. Bernard Charbonneau, *Sauver nos régions*, ouvrage cité.
9. Jacques Ellul, Madeleine Garrigou-Lagrange, *À temps et à contre-temps, entretiens*, ouvrage cité.
10. « Contre l'absurde projet de golf de la Plantation (Villeneuve-d'Ornon, Gironde) », [zad.nadir.org](http://zad.nadir.org)
11. Bernard Charbonneau, *Le Changement*, ouvrage cité.
12. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *À contre-courant, entretiens*, ouvrage cité.
13. *Ibid.*
14. Jacques Ellul, « Recherche pour une éthique dans la société technique », *Éthique et Science*, 1983.
15. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *À contre-courant, entretiens*, ouvrage cité.
16. Bernard Charbonneau « Du vote comme rite de participation », *Une seconde nature*, Sang de la terre (GM).
17. Jacques Ellul, *Anarchie et christianisme*, Atelier de création libertaire, 1988.
18. Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu*, ouvrage cité.
19. Jacques Ellul, *L'Empire du non-sens*, PUF, 1980.
20. « Du bluff technologique à l'esbroufe artistique », [lesamisdebartleby.wordpress.com](http://lesamisdebartleby.wordpress.com)
21. [Reporterre.net](http://Reporterre.net), 29 septembre 2016. [Lemonde.fr/planète](http://Lemonde.fr/planete), 20 juin 2016.
22. Jacques Ellul, *Trahison de l'Occident* (1974) rééd. PRNG, 2014.
23. Bernard Charbonneau, *Le Système et le chaos*, ouvrage cité.
24. « Brève réponse à l'avis d'enquête publique... », disponible sur [lesamisdebartleby.wordpress.com](http://lesamisdebartleby.wordpress.com)
25. René Riesel, Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2008.
26. Bernard Charbonneau, *Le Feu vert, autocritique du mouvement écologique*, Karthala, 1980.
27. *Ibid.*
28. Bernard Charbonneau, « La spirale du désespoir », *Une seconde nature*, Sang de la terre, 2012 (GM).

29. Jacques Ellul, Patrick Chastenet, *À contre-courant, entretiens*, ouvrage cité.

30. Voir par exemple *Aujourd'hui le nanomonde* (L'Échappée) et tous les travaux que les Grenoblois de Pièces et main-d'œuvre publient depuis plus de quinze ans sur ces questions sur leur site [piecesetmaindoeuvre.com](http://piecesetmaindoeuvre.com).

31. Voir *Comment tout peut s'effondrer*, de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Le Seuil.



## Bibliographie succincte

JACQUES ELLUL

*La Technique ou l'enjeu du siècle*, Economica.

*Propagandes*, Economica.

*L'Illusion politique*, La Table ronde.

*Exégèse des nouveaux lieux communs*, La Table ronde.

*Métamorphose du bourgeois*, La Table ronde.

*Autopsie de la révolution*, La Table ronde.

*De la Révolution aux révoltes*, La Table ronde.

*Trahison de l'Occident*, PRNG.

*Le Système technicien*, Le Cherche Midi.

*L'Empire du non-sens*, PUF.

*Changer de Révolution. L'inéluctable prolétariat*, La Table ronde.

*La Subversion du christianisme*, La Table ronde.

*Anarchie et christianisme*, La Table ronde.

*Le Bluff technologique*, Fayard.

Entretiens

*Ellul par lui-même*, entretiens avec Willem H. Vanderburg,  
La Table ronde.

*À contre-courant*, entretiens avec Patrick Chastenet, La Table  
ronde.

Sur Jacques Ellul

Frédéric Rognon, *Jacques Ellul, une pensée en dialogue*. Labor  
et Fides.

Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout  
prévu*, Le Cherche Midi.

BERNARD CHARBONNEAU

*L'État*, Economica.

*Le Jardin de Babylone*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances.

*Le Feu vert. Auto-critique du mouvement écologique*, Parangon/Vs.

*Je fus. Essai sur la liberté*, Opales.

*Le Système et le chaos*, Sang de la terre.

*Nuit et jour. Science et culture, Economica (contient Le Paradoxe de la culture et Ultima ratio).*

*Le Changement, Le Pas de côté.*

Avec Jacques Ellul

*Nous sommes révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique, Le Seuil.*

Sur Bernard Charbonneau

Daniel Cérézuelle, *Écologie et liberté: Bernard Charbonneau: précurseur de l'écologie politique*, Lyon, Parangon/Vs.

La Grande Mue, un site dédié à la pensée de Bernard Charbonneau : [lagrandemue.wordpress.com](http://lagrandemue.wordpress.com).